

Journal  
belge  
mondial!

# Kairos

JOURNAL ANTIPRODUCTIVISTE • POUR UNE SOCIÉTÉ DÉCENTE

DOSSIER

## Le « monde d'après ». Le pire du monde d'avant ?

Pages 9 à 18

**Nucléaire :**  
le confinement  
de l'information.

Paul Lannoye • Page 3

**La grande  
manipulation**

Alain Adriaens • Page 4

**« La réalité  
est en crise »**

Entretien avec Christian Godin • Pages 6 à 8

**« Nous sommes des  
mammifères »**

Entretien avec Nancy Huston • Pages 19 à 21

Kairos

Editeur responsable: ASBL Kairos / Alexandre Penasse - Rue Théophile Vander Elst, 89, 1170 Watermaal-Boitsfort, Bruxelles



Illustration: Alex Mayo

# SOMMAIRE

## Les questions inévitables

Alexandre Penasse / Page 2

## Nucléaire : le confinement de l'information a bien fonctionné pendant huit mois

Paul Lannoye / Pages 3 et 24

## Fils de pub

Alain Adriaens / Page 4

## Du virus et autres joyusetés modernes

Jean-Pierre L. Collignon / Page 5

## « La réalité est en crise »

### Entretien avec Christian Godin

Bernard Legros / Pages 6-7-8

## DOSSIER

### Le « monde d'après ».

### Le pire du monde d'avant ?

Coordonné par la rédaction / Pages 9 à 18

### Un retour des valeurs collectives dans le Nouvel Âge viral ?

Bernard Legros / Pages 10-11

### Quand la démocratie est infectée par le Covid-19

Inès Trépart / Pages 12-13

### Confinements de la liberté d'expression

Olivier Rouzet / Pages 14-15

### Le leurre de la diversité médiatique

Alexandre Penasse / Pages 16-17

### Un peu de lait tiède dans le thé brûlant ?

David Tong / Page 18

## « Nous sommes des mammifères »

### Interview de Nancy Huston (2)

Alexandre Penasse / Pages 19 à 21

## Vu, lu, entendu

Pages 22-23

## Courrier des lecteurs

Page 23

## Illustration libre

Page 24

# Les questions inévitables

Il est intéressant d'entendre les gens parler de la situation actuelle, donnant leurs avis sur les chiffres, l'évolution et les prédictions futures, les mesures du gouvernement, le vaccin, les masques... De ces avis se dessinent des « camps », avec des « pro » et des « anti ». Des divisions apparaissent donc, même chez ceux qui peu de temps avant se réunissaient pourtant autour d'une interprétation commune du monde et de la volonté de le changer<sup>1</sup>.

Sachant toutefois qu'une majorité de la population reçoit principalement ses informations des officines gouvernementales que sont les médias de masse, les divergences ne sont le plus souvent que des réactions variant uniquement au gré de traits de personnalité propres à chacun<sup>2</sup> : l'un ou l'autre recevra la même information du journal télévisé, laquelle passera par un filtre personnel et donnera naissance à une opinion.

Le ministère de l'Information occulte, censure, ment, divergit, focalise, donne des infos contradictoires... Impossible dans ce contexte que l'opinion soit libre. Comme le disait Hannah Arendt : « La liberté d'opinion est une farce si l'information sur les faits n'est pas garantie et si ce ne sont pas les faits eux-mêmes qui font l'objet du débat » (*La Crise de la culture*, 1961). Nous pourrions toutefois tenter de réconcilier ceux qui ont encore la capacité d'accepter que la vérité se construit et ne se reçoit pas telle quelle, en posant certaines questions qui ne divisent pas et devraient les mettre d'accord, lever des doutes et montrer qu'il manque indubitablement au sujet quelque chose pour pouvoir penser et se construire des opinions librement<sup>3</sup>. En somme, ces questions ne devraient pas mener à la conclusion qu'elles ne méritaient pas d'être posées :

- Pourquoi l'État, depuis le début de l'épisode Covid-19, refuse-t-il systématiquement et catégoriquement d'interroger sa position au regard de toutes les propositions, informations, témoignages qui s'inscrivent à l'encontre du prescrit officiel ? Ainsi, depuis le début du Covid-19 en Belgique, de nombreux appels, cartes blanches, lettres ouvertes, ont été écrits par des professionnels de la santé, sans qu'ils n'aient jamais été suivis d'un débat et sans qu'ils influent sur la ligne de conduite gouvernementale.

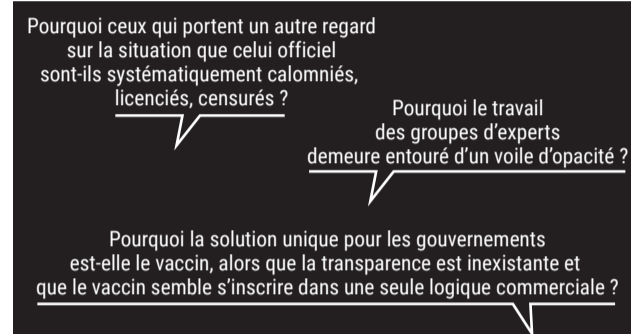
- Pourquoi les accords et tractations avec les multinationales sont-ils tenus secrets alors que les décisions qui sont prises influent énormément sur nos vies et nécessiteraient dès lors une totale transparence ? Il faut que les gens sachent si les choix qui sont faits en leur nom le sont dans l'intérêt commun ou dans celui de quelques multinationales.

- Pourquoi le travail des groupes d'experts demeure entouré d'un voile d'opacité<sup>4</sup> ?

- Pourquoi ne peut-on pas avoir un débat sur la situation de saturation des hôpitaux qui, selon certains, seraient due uniquement aux mesures politiques prises antérieurement (réduction des budgets de santé, numerus clausus, dévalorisation des métiers de soins, etc.) et à l'absence totale de travail sur la prévention. Si cela est vrai, nous ne sommes pas en présence d'une véritable pandémie avec une létalité importante qui est une des caractéristiques de celle-ci.

- Pourquoi les supposés effets bénéfiques du confinement ne sont-ils pas mis en balance avec les conséquences dramatiques que ces mêmes mesures vont causer.

- Pourquoi l'État se dévoilerait-il aujourd'hui comme pouvant au seul service du bien public, dont celui de la santé, alors que depuis des décennies il n'a pas empêché ou a organisé : la misère, l'usage intensif de pesticides, l'inégalité scolaire<sup>5</sup>, la pollution de l'air, l'usage intensif de la bagnole, la malbouffe, la déliquescence des services publics, la privatisation des médias, une santé à deux



vitesses, le réchauffement climatique, etc. Découle de là l'idée qu'il serait actif uniquement dans le cadre d'une société de croissance qui privilégie quelques individus au détriment de la masse, la voie vaccinale dans l'épisode actuel du Covid laissant à nouveau penser qu'on continue le *business as usual* ?

- Pourquoi les politiciens et leurs experts nous illusionnent depuis des mois avec l'idée qu'il est possible de venir à bout d'un virus, alors que c'est tout simplement impossible<sup>6</sup> ?

- Pourquoi la solution unique pour les gouvernements est-elle le vaccin, alors que la transparence est inexistante (cf. point 2) et que le vaccin semble s'inscrire dans une seule logique commerciale ?

- Pourquoi ceux qui portent un autre regard sur la situation que celui officiel sont-ils systématiquement calomniés, licenciés, censurés ?

Toutes ces questions sans réponses, dont la liste n'est pas exhaustive, démontre qu'aucun débat véritable n'a lieu. Dans la folie actuelle, nous sommes laissés pour aveugles si nous écoutons les médias dominants. Ces derniers et les gouvernements empêchent que les questions reprises ici soient débattues. Ils veulent créer, comme chaque fois, l'illusion du consensus. Derrière la volonté de former une chimérique « Nation de citoyens solidaires » (Macron), à l'instar de l'époque du « Nous sommes tous Charlie » et de ses discours solennels<sup>7</sup>, se cache au fond l'injonction au conformisme servile : « Travaillez, consommez, fermez-là, nous nous occupons de vous ».

Alexandre Penasse

1. À ce titre, le Covid-19 révèle certainement des divergences profondes endormies auparavant (comme le rôle que l'un ou l'autre attribue à l'État). Plus que d'être une cause, l'épisode actuel serait alors un révélateur.

2. Traits eux-mêmes « politiques » et déterminés par le système dans lequel le sujet évolue. Réalité évidemment tue par le pouvoir, qui vante – et vend – d'autant plus la liberté de penser qu'elle est nourrie par ces mêmes officines.

3. Et donc se constituer comme sujet.

4. <https://www.lespecialiste.be/fr/actualites/pas-de-raison-de-maintenir-les-avis-d-experts-secrets.html>

5. La Belgique est le pays le plus inégalitaire des pays de l'OCDE, c'est-à-dire que plus on est pauvre plus on échoue à l'école en Belgique.

6. Voir « On ne peut pas gagner la guerre contre le coronavirus », *Kairos*, septembre-octobre 2020, ou <https://www.kairospress.be/?s=coronavirus>

7. Voir « Nous ne sommes pas tous Charlie », *Kairos*, février-mars 2015, et sur le site <https://www.kairospress.be/article/nous-ne-sommes-pas-tous-charlie>, et le dossier : <https://www.kairospress.be/dossier/tous-charlie-plus-complexe>

Illustration: Christophe Nottet

ABONNEZ-VOUS À KAIROS\*

\* Pour s'abonner, il suffit de faire un virement bancaire à l'ordre de Kairos asbl sur le compte: 523-0806213-24 IBAN BE81 5230 8062 1324 – BIC TRIOBEBB, et d'indiquer en communication l'adresse d'envoi.

Plus d'infos sur : [www.kairospress.be/abonnement](http://www.kairospress.be/abonnement)  
(Abonnement belge à partir de 18 € pour 6 numéros, 24 € pour la France, 30 € pour la Suisse)

Découvrez-nous également chez de nombreux vendeurs de presse et libraires en Belgique

NE PAS JETER! PARTAGER!

Kairos – Journal antiproductiviste pour une société décente

Journal de réflexion, d'investigation et de changement, sans pub

Périodique bimestriel / Paraît en février, avril, juin, septembre, novembre + un n° spécial à parution aléatoire / ISSN : 2294-0820

Imprimé en Belgique  
Imprimeries Havaux s.a.,  
Rue de l'Artisanat, 1  
B - 1400 NIVELLES

Tirage : ce numéro a été tiré à 3.500 exemplaires

Routage : Cambier

Éditeur responsable  
ASBL Kairos / Alexandre Penasse  
Rue Théophile Vander Elst, 89,  
1170 Watermael-Boitsfort,  
Bruxelles - Belgique  
info@kairospress.be  
www.kairospress.be  
T. (00 32) 2/880 21 17  
M. (00 32) 485/057 744

Rédacteur en chef : Alexandre Penasse (ap@kairospress.be)

Graphisme : Studio Noir & Clair

Gestion des abonnements : Sandy De Wilde

Rellecteurs  
Janine, Marie-Paule, Nadia, Alain, Patrick

Gestion : Guillaume D.

Pour commander des numéros :  
commande@kairospress.be



Notre publication bénéficie de l'aide à la presse périodique de la Communauté Française Wallonie-Bruxelles

Chroniqueurs / Rédacteurs  
Alexandre Penasse (A.P.), Paul Lannoye, Bernard Legros (B.L.), Jean-Pierre Léon Collignon, Alain Adriaens (A.A.), David Tong (D.T.)

Ont contribué à ce numéro  
Inès Trépart, Olivier Rouzet, Jean-Pierre Wauters, Jean-Luc Pasquinot, Christian Godin, Olivier Rouzet, Nancy Huston

Les articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs, mais on ne les laissera jamais tomber!

Illustrations  
Alex Mayo, Christophe Nottet, Nadia Berz, Hannah Lemahieu, Barbara Lemarchal, Aurélie Garnier, Titom, Léa Viana Ferreira, Philippe Debongnie, Julie Dall'Arche, Olivier Spinewine, Marina Philippart, Gabrielle Lacombe, Giorgio Pratalongo.

# Nucléaire : le confinement de l'information a bien fonctionné pendant huit mois

L'année qui se termine aura été riche en événements qui, en d'autres temps, seraient passés moins inaperçus. Le 15 avril dernier, alors que la Belgique était totalement confinée, l'ONDRAF (Office National des déchets radioactifs et des matières fossiles) lançait une grande consultation publique sur son projet de stockage géologique ou souterrain sur le territoire national comme destination finale pour les déchets fortement radioactifs issus de l'activité des centrales nucléaires belges.

Une consultation sur un projet d'une telle gravité dont les conséquences porteront sur des siècles, voire des millénaires, et en un moment où chacun est assigné à résidence était pour le moins intempestive et devait être postposée. C'est ce qu'ont réclamé quatre associations (les ASBL Fin du Nucléaire, Les Amis de la Terre et le Grappe, ainsi que la coopérative Rescoop Wallonie) lesquelles ont fait remarquer que l'initiative de l'ONDRAF pouvait être considérée comme un détournement de procédure et, en conséquence, ont réclamé une nouvelle consultation en période normale au cours de laquelle chaque citoyen(ne) pourrait obtenir une réponse aux questions qu'il ou qu'elle pourrait poser et se poser, tant sur les données juridiques que sur les données scientifiques du dossier.

Non seulement l'ONDRAF n'a pas donné suite à cette demande, mais le Parlement fédéral a cautionné ce refus en rejetant une proposition, pourtant très modérée, déposée par les députés écologistes qui demandaient un allongement du délai de consultation au-delà de la date du 13 juin. Cette demande était basée sur l'attitude adoptée par les Régions pour les autres enquêtes publiques. La bonne nouvelle, c'est la position adoptée par les trois Régions à l'encontre du projet de l'ONDRAF. Toutes ont déclaré qu'elles refusaient tout stockage géologique sur leur territoire. Un camouflet qu'il est agréable de signaler !

## FEU DE FORÊT À TCHERNOBYL

En même temps, entre le 4 et le 26 avril, des incendies de forêt se sont déclarés sur les territoires contaminés proches de la centrale de Tchernobyl. Sur plusieurs centaines de km<sup>2</sup>, ces incendies ont remis en suspension les substances radioactives accumulées au sol et dans le couvert végétal depuis 34 ans. La ville de Kiev, à une centaine de km de là a été atteinte par les retombées de césium 137 ; on y a mesuré une activité plus de 700 fois supérieure à la « normale ». Les données relatives au strontium 90 et aux transuraniens comme le plutonium et l'américium n'ont pas été communiquées.

Les incendies ont finalement pu être maîtrisés ; il n'en reste pas moins que l'événement rappelle à tous ceux qui voudraient croire que la catastrophe de 1986 appartient définitivement au passé se trompent lourdement et nous trompent. La dangerosité du site de la centrale accidentée reste bien réelle, *a fortiori* quand on sait que des milliers d'assemblages de combustibles irradiés y sont présents et que le dérèglement climatique multiplie les risques majeurs d'incendie<sup>1</sup>.

La contamination radioactive des forêts et des eaux est aussi une préoccupation importante au Japon, dans les régions proches de Fukushima. Pour obtenir l'attribution des Jeux olympiques prévus l'été dernier, le gouvernement japonais avait annoncé que la décontamination des sites évacués après l'accident majeur de mars 2011 serait terminée et que les conséquences de la catastrophe de mars 2011 seraient totalement maîtrisées. La communauté internationale a fait semblant de croire à cette fable largement démentie par les faits à ce jour.

Dans la forêt de Namie, à une vingtaine de km au Nord-Ouest de la centrale, dans la zone dite de « retour difficile » soumise à des restrictions d'accès, la radioactivité mesurée en août dernier y était plus de 50 fois supérieure aux niveaux relevés dans le centre-ville de Fukushima<sup>2</sup>. Les rivières reçoivent en continu un apport de césium accumulé dans les forêts ; cet apport ne diminue que lentement si bien que la contamination des poissons d'eau douce reste importante et maintient impropres à la consommation certaines espèces carnivores.



Illustration: Nadia Berz

## LES EAUX POLLUÉES DE FUKUSHIMA

Une autre problématique, tout aussi préoccupante, est celle du devenir des immenses quantités d'eau utilisées pour refroidir le combustible fondu des réacteurs endommagés. Ces 1,23 millions de tonnes d'eau radioactive sont actuellement stockées dans de très grands réservoirs (plus de 1000) qui, selon l'exploitant TEPCO devraient arriver à saturation d'ici la mi-2022. Confrontés à ce qui apparaît de plus en plus clairement comme une impasse, TEPCO et le gouvernement japonais ont annoncé récemment, en pleine épidémie de Covid-19, une décision prochaine quant à l'option retenue pour « résoudre » un problème insoluble : déverser progressivement ces vastes quantités d'eau radioactive dans l'océan Pacifique.

Certes, cette option impliquerait selon ses promoteurs une filtration préalable pour retenir les éléments radioactifs les plus problématiques, mais il n'en reste pas moins qu'elle entraînerait une pollution radioactive non négligeable des écosystèmes marins et de la faune piscicole. La levée de boucliers des associations de consommateurs et des fédérations de pêche japonaises a provisoirement fait reculer le gouvernement. On attend une réaction politique au niveau international et notamment de la part de l'Union européenne pour dénoncer ce qui constitue clairement une violation du droit de l'environnement.

Parallèlement à ces événements relatifs au nucléaire civil, on a eu droit le 21 septembre à une prise de position d'une exceptionnelle portée politique en ce qui concerne le nucléaire militaire. Cette prise de position consiste en une lettre ouverte de soutien au Traité sur l'interdiction des armes nucléaires (TIAN) signée par 56 anciens présidents, premiers ministres, ministres des Affaires étrangères et ministres de la Défense de 20 États membres de l'OTAN ainsi que du Japon et de la Corée du Sud.

Je ne résiste pas au plaisir de faire déguster quelques passages succulents de ce message historique aux lecteurs de *Kairos* :

« Nous appelons nos dirigeants actuels à faire progresser le désarmement avant qu'il ne soit trop tard. Un premier pas évident serait de déclarer sans réserve que les armes nucléaires ne servent aucun objectif militaire ou stratégique légitime... En revendiquant le besoin d'être protégés par des armes nucléaires, nous encourageons une croyance dangereuse et erronée selon laquelle ces armes renforcent la sécurité... Il ne fait aucun doute qu'une nouvelle course aux armements nucléaires est en cours et qu'une course au désarmement est nécessaire de toute urgence.

*Il est temps de mettre un terme définitif à l'ère de la dépendance aux armes nucléaires. En 2017, 122 pays ont pris une mesure courageuse, attendue depuis longtemps, dans cette direction en adoptant le Traité sur l'interdiction des armes nucléaires. Ce Traité va bientôt devenir une législation internationale contraignante... À ce jour, nos pays ont choisi de ne pas se joindre à cette majorité d'États pour soutenir ce Traité. Mais nos dirigeants devraient reconsidérer leur position. Nous ne pouvons plus nous permettre de tergiverser face à cette menace existentielle. Nous devons faire preuve de courage et d'audace et adhérer au Traité. Avec près de 14.000 armes nucléaires, réparties sur des dizaines de sites à travers le monde et dans des sous-marins qui patrouillent les océans en permanence, la capacité de destruction dépasse l'imagination. Le Traité sur l'interdiction des armes nucléaires jette les bases d'un monde plus sûr, libéré de cette ultime menace... Nous devons l'adopter dès maintenant »<sup>3</sup>.*

Parmi les 56 signataires de cette lettre ouverte, il y a l'ancien secrétaire général de l'ONU Ban Ki-Moon et deux anciens secrétaires généraux de l'OTAN, Javier Solana et Willy Claes. Outre Willy Claes, qui fut aussi ministre des Affaires étrangères de Belgique, il y a aussi trois autres personnalités de notre pays : Eric Derycke, lui aussi ministre des Affaires étrangères, Yves Leterme et Guy Verhofstadt, tous deux anciens premiers ministres. Cette lettre ouverte est passée quasi totalement inaperçue, la presse belge jugeant sans doute qu'il s'agissait d'un événement mineur.

Quelques semaines plus tard, le Honduras ratifiait le TIAN et en tant que 50<sup>ème</sup> pays à l'avoir fait permet ainsi au Traité d'entrer en vigueur le 22 janvier 2021 ! Cette information a fait l'objet d'un entrefilet dans la plupart des quotidiens belges mais n'a trouvé aucune place dans les informations télévisées... quasi entièrement accaparées par les bavardages anxigènes des experts à propos du Covid-19 et les commentaires journalistiques sur les derniers chiffres de Sciensano !

1. Bruno Chareyron, *Revue Sortir du Nucléaire* ; n° 86, Été 2020.  
2. Keitaro Fukuchi et Naoya Kon : « Près de Fukushima, des forêts de Césium », *Le Courrier international*, n° 1566, du 5 au 11/11/2020.  
3. Lloyd Axworthy, Ban Ki-Moon & al., « Lettre ouverte de soutien au Traité sur l'interdiction des armes nucléaires », 21 septembre 2020. <http://icanfrance.org/lettre-ouverte-de-soutien-au-traite-sur-linterdiction-des-armes-nucleaires/>

# La grande manipulation

On le sait, une part croissante de l'argent que les annonceurs dépensent pour nous convaincre d'acheter encore plus de leurs produits se dirige vers la publicité en ligne. Au-delà de l'assèchement des médias qui ont fait l'erreur d'aller chercher dans la pub une part importante de leurs moyens (*Kairos* n°46, p.19), il s'avère que sur internet, grâce à des techniques de plus en plus élaborées, on ne tente plus de séduire, on manipule.

En 2012 déjà, Facebook a mené une expérience de manipulation mentale auprès de 683.003 utilisateurs de son réseau social. Pendant une semaine, Facebook a augmenté ou diminué le nombre des messages à connotation positive ou négative lus par ses membres dans leur fil d'actualité et analysé l'effet que ces modifications provoquaient. Les analystes ont ainsi pu vérifier qu'il existe une forme de contagion des émotions : le fait de voir des gens heureux nous rend heureux, même si on ne leur parle pas directement. Inversement, voir des gens en colère met en colère. C'est sur base de tels constats que s'est développée la stratégie de manipulation en ligne.

## MANIPULATIONS POLITIQUES...

C'est en mars 2018 que le grand public a réalisé que la fréquentation des réseaux sociaux était source d'une manipulation efficace des esprits. Christopher Wylie, un lanceur d'alerte, a révélé que Cambridge Analytica, son ancien employeur, avait utilisé Facebook pour influencer des campagnes politiques aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Cambridge Analytica, société spécialisée dans le *marketing* politique, avait été engagée au service de la campagne électorale de Donald Trump. Steve Bannon, futur conseiller de Trump, a chargé cette société de récupérer illégalement les données de 87 millions de citoyens américains sur Facebook et produire ensuite des messages ciblés sur le réseau Facebook pour attiser le climat raciste et dissuader les électeurs afro-américains de prendre part aux élections. Et cela a marché...

Au départ, Cambridge Analytica étudiait le mode opératoire des extrémistes islamistes qui recrutaient, menaient des campagnes de propagande et collectaient des fonds en ligne. Et puis, un jour, au lieu de lutter contre la radicalisation, on a demandé aux analystes-programmeurs d'utiliser les mêmes connaissances et algorithmes dans le but inverse : repérer et radicaliser des jeunes Américains, attiser chez eux un état d'esprit raciste et haineux. Malgré le scandale, beaucoup des analystes ont travaillé pour l'organisation Vote Leave qui a fait réussir le Brexit, continuent à œuvrer sur des projets pour le gouvernement conservateur britannique ou ont soutenu la récente campagne présidentielle de Trump (sous l'étiquette de sociétés filles, AggregatIQ ou SCL Group).

## ... ET MANIPULATIONS COMMERCIALES

Elles énervent beaucoup, ces publicités qui polluent tout ce que l'on tente de voir sur internet. À gauche, à droite, en dessous, les pubs essaient de distraire notre attention de ce que nous voudrions lire (c'est appelé bannières ou *display*). Encore plus désagréable, elles se permettent même de précéder (pré-rolls) ou d'interrompre les vidéos que nous regardons. C'est, paraît-il, le prix à payer pour la gratuité du net. Gratuité, mais pas pour tout le monde... Évidemment, les annonceurs ont payé cher pour avoir le droit de venir interférer avec vos intérêts, mais c'est loin d'être la source des revenus pour les géants du net.



En effet, ces publicités bien visibles ne sont pas les seuls moyens par lesquels ceux qui contrôlent le réseau internet peuvent engranger des dollars. Il y a aussi les cartes telles Google map sur lesquelles vous voyez apparaître les petits signes qui vous renseignent hôtels, restaurants, commerces et même particuliers un peu narcissiques... Tous ceux-là paient pour apparaître... Enfin, encore moins visibles, les moteurs de recherche. Chaque fois que vous tapez un ou quelques mots pour trouver une info, Google vous propose des sites, dans un ordre bien précis. Cet ordre est la conséquence d'enchères sur les mots-clés. Le plus offrant sur un mot-clé déterminé remporte l'enchère et voit apparaître son lien par-dessus tous les autres liens qui comportent ce(s) mot(s). Certes, il y a des algorithmes qui connaissent vos préférences et en tiennent un peu compte, mais les résultats sont orientés en fonction des sommes que les sites ont versées. La compétition est acharnée... et coûteuse.

## LE MAÎTRE DU JEU

C'est Google qui donne le ton dans cette jungle numérique. Ainsi, grâce à son outil Display & Video 360 (DV 360), la multinationale permet aux annonceurs d'effectuer des enchères afin d'atteindre les surfeurs aux profils et intérêts spécifiques. Les enchères sont introduites dans des bourses publicitaires qui proposent de l'espace sur des milliers de sites web via des offres électroniques automatisées. Nombre d'enchères prennent le chemin de la bourse publicitaire de Google connue sous l'appellation AdX, la plus grande au monde, puisqu'elle possède la moitié des parts de marché. De même, les éditeurs mettent à disposition de l'espace publicitaire sur leurs sites via des bourses, et ce par le biais de serveurs publicitaires, une catégorie où Google détient une part de marché de plus de 80%.

Et cela marche du tonnerre : sur un chiffre d'affaires de 162 milliards \$ enregistré par Google en 2019, la majorité provient de la publicité en ligne, marché sur lequel la firme est l'acteur dominant. Ce créneau appelé *programmatic buying* (bien nommé : on y programme vos achats) est censé représenter 88% du marché publicitaire en ligne en 2021.

Ce qu'on réalise peu, c'est que grâce à ces outils très perfectionnés, les dépenses que les annonceurs font de par le monde ne vont plus dans des firmes locales, mais sont dirigées automatiquement vers des comptes états-unis, dans la Silicon Valley ou plutôt dans des États comme le Delaware (tiens, celui où Biden fut sénateur durant des décennies) qui sont très complaisants du point de vue de la fiscalité ou du secret des échanges financiers. Tout comme l'e-commerce, la publicité en ligne et le *programmatic buying* sont des outils d'une grande efficacité pour ponctionner des économies locales de la périphérie et rapatrier les profits vers le centre capitaliste. Ou quand l'Europe devient la victime du néo-colonialisme numérique...

Cela fait maintenant des années que Facebook est soumis à de nombreuses critiques : absence de protection des données personnelles qui sont vendues au plus offrant, emprise grandissante du et sur le marché publicitaire, découverte de pratiques qui visent à étouffer les concurrents pour s'assurer un juteux monopole... Tout cela fait que la société est visée par des enquêtes dans plusieurs États aux USA et est dans le viseur des autorités européennes. Le géant de la technologie a récemment été condamné par la Federal Trade Commission à une amende de 5 milliards \$ pour violation de la vie privée. Mais la riche pieuvre Facebook continue cependant à s'étendre et a acquis Instagram et Whatsapp, ce qui est nécessaire vu le nombre de personnes qui clôturent leur compte, car de plus en plus de personnes réalisent que « si c'est gratuit, c'est vous qui êtes le produit ». De plus, des concurrents s'imposent, venus (ô horreur) de Chine comme Tiktok. Aux USA, l'hypothèse du démantèlement du réseau social revient régulièrement sur le tapis. Mark Zuckerberg, le PDG au visage de cire (peut-être est-ce un robot de 4<sup>ème</sup> génération ?) se bat comme un beau diable pour défendre son monopole.

## LA MANIPULATION SE DÉMOCRATISE

Il est devenu évident que les réseaux sociaux sont un lieu dédié aux manipulations. On trouve donc en vente (en ligne, évidemment) des livres tels que *Je sais qui vous êtes : le guide de l'espionnage sur internet*. Nous n'allons pas décrire ici ces techniques de voyous proposées<sup>1</sup>, mais les « professeurs de manipulation en ligne », le disent clairement : ils s'inspirent des publicitaires qui ont compris que le web est l'endroit idéal pour manipuler avec l'effet mouton. Ainsi, ils se réfèrent à des pubs qui disent « et vous, vous êtes plus ou moins cons que les autres gens de votre région ? » C'est la technique « Si tout le monde le fait, tu dois le faire aussi ».

La naïveté de nos contemporains semble sans limites et les confinements ou semi-confinements qui nous attendent vont encore accroître la présence des pubs en ligne et autres techniques qui poussent à acheter, non pas par besoin, mais par imitation ou volonté de se distinguer. Prendre conscience des techniques de manipulation mentale et psychologique qui sont là derrière devient de plus en plus urgent.

Alain Adriaens

1. Quand même un lien, pour vous défendre, pas pour devenir un manipulateur : <https://www.institut-pandore.com/hacking/pister-espionner-retrouver-sur-internet/#post-316https>

# Du virus et autres joyeusetés modernes



Illustration: Barbara Lemarchal

Je ne parlerai que très peu du virus ; on en sait assez dans les chaumières et dans les cabinets ministériels de notre épatant petit royaume. Je ne dirai pas trop de mal des extraordinaires décideurs de droite, du centre ou de la gauche des différents lieux de pouvoir que compte le pays et dont les prouesses sont à juste titre saluées par un nombre grandissant de citoyennes et de citoyens. Je m'en vais plutôt vous parler de l'avenir ; vous allez rire.

Car il faut que les choses soient claires : on n'est pas un peu dans la merde, pour le dire aussi platement que possible. Cette petite chose, qui n'est même pas le quart ni le centième d'une cellule, qui ne s'est même pas invitée et nous est tombée dessus sans crier gare pourrait fort bien, si l'envie lui en prend, continuer son petit bonhomme de chemin et même emprunter une autoroute pendant un certain temps plus ou moins long, parfaitement à l'aise parmi nous. Auquel cas, deuxième, troisième, quatrième vague, que sais-je, il va bien falloir, comme on dit, faire avec ; ce qui n'est pas simple et même parfaitement problématique, c'est le moins que je puisse dire. Impossible de dire ni même de seulement imaginer les innombrables ravages auxquels s'attendre si l'on s'en tient à cette hypothèse. Mais, considérant l'autre revers de cette satanée médaille, on peut tout aussi bien avancer que, par miracle ou par fatigue, le machin finisse par se lasser de nous et, en bout de course, se retire sur les pointes de ses petits pieds. OUF ! Dirons-nous alors. Et il y aura des fêtes partout, des milliers de gens rigolards dans les rues, sur les places et les boulevards, les bistrotts seront pris d'assaut et ne désempliront pas pendant des semaines entières, voire plus si affinités, bref, ce sera drôlement jubilatoire.

Maintenant, on se souviendra que, au plus fort de la première vague, nombreuses ont été les voix s'élevant au-dessus de la mêlée - un peu comme au rugby, quand un joueur s'empare du ballon ovale, le glisse à un coéquipier qui s'en va marquer un essai d'anthologie - des voix, donc, des cris, même, pour dire que, passée cette crise et pensées les plaies, il allait falloir, à toute force, passer à autre chose. Pour faire bref, le message

était le suivant : le monde d'avant, c'est terminé, celui de maintenant, itou ; on ne peut plus continuer « comme ça ». Fort bien. On en entend de belles ici et là et on en lit tout autant, venant de personnes très instruites, spécialisées dans tel ou tel domaine touchant à la vie en général, à l'économie, aux sciences sociales et toutes ces sortes de choses. D'où il ressort qu'il faut mettre un terme aux ravages du capitalisme et, partant, purement et simplement le supprimer ; ce qui est, en soi une très bonne idée, que je partage avec enthousiasme. MAIS qui, quoi, comment, où, quand, avec quels outils ou quelles armes ? De même avec cette formidable autre suggestion : il suffirait de décroître. Fort bien ; les questions soulevées un peu plus haut étant valables pour cette affaire, je ne vais pas me répéter.

Résumons-nous. Si le monde pouvait sembler hostile de mille façons à nos lointains ancêtres, hommes préhistoriques, Gaulois et autres pauvres serfs du Moyen Âge victimes des caprices de leurs seigneurs, de la faim, des épidémies de toutes sortes - hé oui, déjà ! - des guerres et autres distractions de l'époque, il nous faudra bien reconnaître que la nôtre n'a rien à envier à celles qui ont précédé ou alors, si peu. Car, au-delà de l'actuelle invasion virale, des problèmes bien plus graves, ou tout autant, si l'on préfère, se profilent à notre horizon présentement tout occupé à tenter de voir clair dans ce qui nous arrive. Ce n'est pas que la fin du monde soit imminente ou pour la semaine prochaine, non, bien sûr, mais enfin, il est tout de même bien évident que la survie de notre misérable espèce ne tient qu'à de très fragiles et maigres fils. Que l'on s'en alarme ou que l'on tienne la chose pour de peu d'importance, à chacun de l'apprécier. Pour ma part, je dois vous avouer que, compte tenu des immenses dommages infligés à notre bonne vieille terre et aux millions d'espèces vivantes qui nous accompagnent depuis la nuit des temps et que nous continuons de massacrer de mille façons, pour ma part, disais-je, la disparition possible - je ne dis pas souhaitable ! - du genre humain ne me paraîtrait pas être une catastrophe si l'on veut bien se placer du point de vue de l'immensité de l'infini des Univers où nous figurons à peine comme la millionième partie d'un grain de sable.

Mais enfin, il n'en reste pas moins que, outre l'inquisition, les bûchers, les chambres de torture, Auschwitz, la bombe atomique et autres distractions, nous avons aussi inventé le violon, le trombone à coulisse, la poésie, la littérature, la peinture à l'huile ; enfin, tant de choses qui ne sont pas sans importance et qui agrémentent notre quotidien. Et puis, n'est-ce pas, il y a l'amour sous toutes ses formes : la tendresse, la beauté des regards et des gestes amoureux, les petits vieux qui trottinent ensemble et se tiennent par la main sous le regard ému des badauds installés aux terrasses des cafés (quand ils sont ouverts). Bref, tout n'est pas à jeter, finalement ; et il y a donc, malgré tout, quelques raisons d'aimer être de ce monde ; et d'espérer qu'il dure encore un peu.

Mais il y a grande urgence à le remettre d'aplomb, nous serons toutes et tous bien d'accord sur ce point. Et que cela puisse être un projet enthousiasmant, nous en conviendrons aussi. Mais, nom d'un petit bonhomme, il va falloir se retrousser les manches ! Et passer, un de ces quatre, des livres et des articles de journaux plein de bonnes intentions et débordant des meilleures idées, aux travaux pratiques. Alors, encore une fois, qui, quand, comment, une date pour le grand soir ? Des foules immenses partout, des palais envahis, des gouvernements renversés, des fêtes à n'en plus finir, la gratuité pour les choses essentielles comme le suggère Paul Jorion, un juste partage de toutes les richesses que le monde des nantis s'est approprié ?... je ne sais pas ; je suis comme vous, je rêve de voir et vivre de tels prodiges avant de quitter ce bas-monde ; et danser sur ses ruines.

Jean-Pierre L. Collignon

# « La réalité est en crise »

## ENTRETIEN AVEC CHRISTIAN GODIN

**Les philosophes actuels qui pensent la multi-dimensionnalité du réel, abordent les questions morales sans faux-fuyants et sans craindre la répression bien-pensante ne sont pas (assez) nombreux. Christian Godin, professeur émérite de l'Université de Clermont-Auvergne né en 1949, est l'un d'eux. Après avoir exploré les thèmes de l'utopie (2000), de La fin de l'humanité (2003), du Triomphe de la volonté (2007), de La haine de la nature (2012), de La démoralisation (2015), des péchés capitaux et des Lieux communs d'aujourd'hui (2018), dans son nouvel essai, paru aux éditions Champ Vallon, il s'attaque à La crise de la réalité. Formes et mécanismes d'une destitution.**

**Bernard Legros l'a interviewé par voie électronique. Réalité ou virtualité ?**

*Depuis quelque temps paraissent des essais (de Myriam Revault d'Allonnes, Fabrice Flipo, Jean-Marc Ferry, Kevin Cappelli, Bertrand Vergely) tentant d'expliquer ces phénomènes inquiétants en plein essor des fake news, de la « post-vérité » et des « faits alternatifs ». Si la propagande et la désinformation existent depuis longtemps, ainsi que les simulacres et les processus de déréalisation pointés par Jean Baudrillard à la fin des années 1960, quelle est la spécificité de ces manifestations nouvelles ? Est-ce inédit dans l'histoire de la civilisation ?*

Certes, la propagande est aussi ancienne que les États et la rumeur aussi vieille que la frayeur populaire, mais il y a en ce domaine deux différences essentielles, d'ailleurs corrélées, entre aujourd'hui et hier. Lorsque le Pharaon faisait graver sur les pierres le récit victorieux d'une bataille qu'il avait en réalité perdue, il ne disposait pas du formidable appareillage technique qui est le nôtre et son mensonge ne trompait qu'un nombre limité d'individus. Les deux différences essentielles entre l'idéologie d'aujourd'hui et celle de jadis tiennent à la puissance de la technique qui leur sert de support (l'écriture d'un côté, le numérique de l'autre) et à l'extension de leur pouvoir (local autrefois, mondial aujourd'hui).

**Kairos : Quelle différence faites-vous entre la vérité et la réalité ? Entre la réalité et le réel ?**

**Christian Godin :** Il n'y a de vérité qu'à partir de et qu'au moyen de la fonction symbolique. La vérité est une valeur logique dépendante du langage, à condition que celui-ci soit suffisamment complexe pour comprendre la fonction de négation (la danse des abeilles ne peut ni tromper ni dissimuler). Un énoncé est vrai si ses conclusions sont conformes à ses prémisses (vérité logique), ou s'il est conforme à la réalité (vérité physique). La réalité peut être définie comme ce qui existe en dehors de la représentation, donc du langage même si, bien entendu, elle ne peut être appréhendée que par lui. Aucun philosophe dit « idéaliste » d'autrefois n'a jamais contesté la réalité de Dieu ni celle de sa propre pensée. Même un phénoménisme aussi radical que le bouddhisme ne peut éviter de se représenter l'illusion universelle et le nirvana comme des réalités. Les adjectifs substantivés comme le beau ou le réel ont une extension plus large que les substantifs (la beauté, la réalité). Par exemple, la conception romantique du beau est plus large que la conception classique de la beauté car elle englobe l'étrange, et même le laid ou le monstrueux. À la limite le réel se confond avec l'être, puisque la réalité immédiate, empirique, se voit réduite au rang de particularité. Il y a pourtant un autre du réel, son négatif, l'irréel. Mais comment éviter de penser la réalité de l'irréel - auquel cas c'est la réalité qui englobe le réel ? On ne peut esquiver ce genre de tourniquet.

**La fuite du réel s'observe aussi dans le subjectivisme débridé de nos contemporains. Le solipsisme a-t-il de beaux jours devant lui ? Vous allez jusqu'à parler d'« attentats contre le réel nombreux et violents »...**

Effectivement, parmi les facteurs d'effacement du réel (lequel comprend plusieurs modalités : l'oubli, l'indifférence, la haine, le refoulement, la destruction...) le subjectivisme est l'un des principaux, car il va de pair avec un relativisme incompatible avec l'idée élémentaire d'objectivité. Mais il faudrait faire la distinction entre le subjectivisme et l'individualisme car il semble que désormais l'individu travaille contre le sujet - ce qui, il y a quelques décennies, eût paru incompréhensible. On le voit avec le narcissisme, lequel apparaît d'abord comme une exacerbation de l'individualité, mais qui peut dans un second temps être analysé en termes de destruction du sujet, donc de l'individualité qui

en est une dimension. Plus le sujet est vide, c'est-à-dire dissocié du réel, et plus il ressentira le besoin de fournir de lui des simulacres qui en tiendront lieu. Les selfies sont ces simulacres.

**À l'inverse, la technoscience ne s'impose-telle pas comme une hyper-réalité à tendance totalitaire ?**

La dimension totalitaire de la technoscience contemporaine avait déjà été soupçonnée par des philosophes comme Günther Anders, Hannah Arendt et Hans Jonas, fortement influencés sur ce point par Heidegger. Les deux caractères essentiels du totalitarisme, le contrôle absolu des existences et la violence destructrice s'y retrouvent. La technoscience substitue son monde à celui de la nature - même l'écologie admet ce remplacement comme une fatalité puisqu'elle parle d'environnement bien davantage que de nature. S'agit-il d'une hyper-réalité ? Je n'en suis pas sûr. « Hyper » signifie le dépassement et l'augmentation. La prétendue réalité augmentée est en réalité (c'est le cas de le dire !) une réalité diminuée.

**Les représentations ne se sont-elles pas aujourd'hui presque complètement détachées de la réalité, alors même qu'elles ne constituent « pas une base épistémologique fiable pour conclure à la réalité » (Jean-Marc Ferry, 2019) ? Le cas échéant, assisterions-nous à une sorte de double détachement ? Avec quelles conséquences ?**

Certes, on peut faire cette analyse, bien des exemples, bien des faits la confirmeront. Mais il ne faut pas oublier que le monde des représentations est loin d'être homogène. Peut-être d'ailleurs n'a-t-il pas été dans le passé humain aussi hétérogène qu'aujourd'hui. Songeons que dans toutes les disciplines, nous sommes en train de vivre l'âge d'or de la science, c'est-à-dire de la connaissance objective. Prenez l'archéologie, la géologie, la climatologie : elles nous donnent de notre monde présent et passé une représentation de plus en plus fidèle et précise, telle qu'il n'y en eut jamais d'équivalent dans tout le passé de l'histoire humaine.

**Dans votre nouvel essai, vous distinguez plusieurs formes et mécanismes de la destitution de la réalité. Certains sont déjà connus des amateurs de philosophie - le présentisme, le négationnisme, le complotisme, le nihilisme -, d'autres moins - l'artificialisme, le simulationnisme, le prédictionnisme et le fictionnisme. Pouvez-vous définir ces derniers ?**

Ces termes, qui ne sont pas des néologismes, se définissent aisément par leur radical. L'artifice, la simulation, la prédiction et la fiction ont ceci de commun de se substituer à la présence immédiate de la réalité naturelle, de la réalité objective et de la réalité présente. La désinence-isme renvoie à un travail de systématisation. Par exemple, nos moyens d'information consacrent désormais plus de temps à nous parler de ce qui peut arriver (ce « peut » étant déclinable en une multitude de modalités, de l'hypothèse arbitraire à la probabilité calculable) au lieu de ce qui est arrivé. Le terme de « spéculation » est un signe de cette métamorphose : il ne s'agit plus de penser la réalité telle qu'elle est mais de l'envisager telle qu'elle peut être. Pareillement, les outils de la physique et de la biologie nous servent aujourd'hui moins à la connaissance du réel qu'à sa manipulation.

**Sur un plan anthropologique, comment voyez-vous le déploiement attendu de la réalité virtuelle dans toutes les strates sociales ? Quel rôle joue le numérique dans la destitution de la réalité ? Sera-t-il encore possible d'enseigner, de transmettre, de faire société ?**

Le gros problème, le gros défi, c'est que la réalité virtuelle ne peut faire un monde commun. « Un seul lit pour deux rêves » énonce un dicton chinois. Je ne peux rencontrer autrui, faire société avec lui que dans le monde physique. Il est clair que le numérique tend à destituer ce monde pour lui substituer le sien. Je crois que nous sommes en train d'assister à la disparition des sociétés globales au profit des communautés particulières. Mais il est possible aussi que dans le même temps une société mondiale soit en train d'apparaître. N'oublions pas que le propre d'une société, à la différence d'une communauté, c'est que les gens qui en font partie ne se connaissent pas et que leurs intérêts sont divergents.

**Notre monde paraît à la fois désymbolisé sur le plan social - par la perte des valeurs traditionnelles et l'emprise technologique - et sur-symbolisé sur le plan cognitif - par l'hégémonie des signes sur les choses. Comment expliquez-vous cette contradiction ?**

Je pense que cette contradiction est plus apparente que réelle, et que nous n'utilisons pas la notion de symbolique dans le même sens dans les deux cas. L'hégémonie des signes sur les choses peut très bien correspondre à une désymbolisation des

## « LA RÉALITÉ EST EN CRISE »

Entretien avec Christian Godin



Illustration: Aurélie Garnier

représentations. Qu'on compare une lettre manuscrite, telle qu'on s'en écrivait par millions jadis, et un mail. La pauvreté du langage de ce dernier est frappante. On parle beaucoup de l'effondrement de la biodiversité, mais l'effondrement de la diversité linguistique est aussi radical. On prévoit que d'ici la fin de ce siècle les neuf dixièmes des langues parlées dans le monde auront disparu. Parallèlement à ce processus, les langues substantives se seront considérablement simplifiées, par conséquent appauvries.

***Vivons-nous dans une civilisation de l'image ? Je me rappelle cette expérience philosophique que je fis à l'été 1987 : debout devant le Grand Canyon du Colorado, je fus déçu, je le trouvais moins beau que les photos que j'en avais vues auparavant ! Vous parlez de « l'incapacité des spectateurs abreuvés d'images à boire le réel à sa source »...***

Effectivement, nous sommes tellement pris par les images que la réalité nous déçoit. Le phénomène de la précession des images sur la réalité, qui inverse la relation immédiate et logique

(qui a contribué, depuis Platon, à dévaloriser les images comme simulacres) a été bien analysé par Baudrillard. Il ne peut avoir sur notre rapport au réel qu'un effet déstabilisant. L'émerveillement est le sentiment que nous voyons les choses pour la première fois or, avec les images, le réel arrive en second. L'admiration est le sentiment que les choses sont plus grandes que nous et qu'elles n'ont pas besoin de nous pour exister, or, avec les images, le réel se retrouve dans un état de dépendance, il nous paraît n'être pas à la hauteur. À la différence du voyage, le tourisme est précédé par les images, et ce sont elles qui le consti-

## « LA RÉALITÉ EST EN CRISE »

Entretien avec Christian Godin

tuent, d'où cette impression d'effacement du monde. On pourrait aussi donner l'exemple du sexe, désormais précédé, accompagné et constitué par la pornographie.

**Nos sociétés développées n'ont-elles pas un besoin urgent de stabilité, plutôt que de changement permanent ? Ne devraient-elles pas se ressourcer dans ce que le passé a de meilleur pour construire l'avenir ?**

Certes, mais ce vœu est de l'ordre de l'impossible. Gouvernées et structurées par la technoscience, les sociétés contemporaines sont engagées dans des processus irréversibles. C'est une grande différence entre la modernité et la tradition. La tradition n'assurait pas seulement la répétition, elle rendait possibles les retours en arrière. On n'a jamais inventé et on n'inventera jamais des machines à ralentir ni des machines moins performantes que les précédentes. Cette irréversibilité s'impose à l'échelle de l'Histoire universelle dont l'horizon est celui de l'âge atomique et de la catastrophe climatique et environnementale.

**Même si certains phénomènes sont irréversibles à l'échelle civilisationnelle, comme les dérèglements climatiques, n'est-ce pas démobilisateur de parler d'irréversibilité à propos d'autres aspects de nos existences ? Cela ne signe-t-il pas la fin de la politique et le triomphe de la gestion autoritaire des catastrophes ? À propos du système technicien, deux conceptions s'affrontent, celle de Jacques Ellul, qui postulait son autonomie, et celle de Theodor Kaczinsky qui remarquait au contraire que ses produits sont des créations de l'homme imposées à une majorité d'hommes par une minorité d'autres, et donc que le système technicien relève du rapport de force politique. Si je comprends bien, vous penchez du côté d'Ellul ?**

Votre première question signale indirectement le divorce peut-être irréparable entre le caractère nécessairement critique de l'analyse théorique et l'exigence moins nécessaire de l'efficacité pratique, ou bien entre ce que Gramsci appelait le pessimisme de l'intelligence et l'optimisme de la volonté. Mais comment ne pas voir que l'irréversibilité, qui est la logique même de l'histoire des sciences et des techniques, emporte aussi l'ensemble de l'existence humaine, tant individuelle que collective ? L'idée de retour est un beau mythe, mais c'est un mythe, que ce soit au niveau personnel (on ne repart jamais à zéro) ou au niveau général (le retour à une origine censément pure est une illusion funeste). Cela dit, si la volonté humaine ne peut supprimer la direction prise par l'Histoire, elle peut l'infléchir. Et c'est toute la différence qu'il y a entre le Destin, contre lequel on ne peut rien, et les déterminismes, qui rendent possible l'action à partir du moment où on les connaît. Cela étant, la fin de la politique entendue comme action consciente, volontaire et conflictuelle peut très bien être envisagée. Après tout, c'est ce à quoi tendent un certain libéralisme, depuis ses origines, et aussi le projet technocratique qui vise à remplacer le gouvernement des hommes par le pouvoir sur les choses. Marx disait que les hommes font l'histoire qui les fait. Dans *Critique de la raison dialectique*, Sartre théorise ce cercle avec son concept de « pratico-inerte » : le produit de la volonté, c'est-à-dire l'ensemble de ses effets sur la nature et sur le monde social finit par devenir une résistance qui non seulement s'oppose frontalement à la volonté, mais détourne ses objectifs. Il est vrai que les techniques nouvelles sont imposées par une minorité à une majorité, mais cette minorité est elle-même le produit de la technosphère dont les agents sont parfaitement interchangeables. Sans Bonaparte, il n'y a pas de 18 brumaire, tandis que sans Ray Kurzweil, il y aurait de toute façon eu le transhumanisme. La politique (à condition que l'on accepte le postulat selon laquelle elle est l'expression de la volonté humaine, ce qui est discutable) est la gestion de la contingence (ce que les populismes sont dans l'incapacité de comprendre). Il n'y a pratiquement aucune contingence dans la technosphère. De ce point de vue, je suis effectivement plus proche d'Ellul que de Kaczinsky, à cette nuance près, toutefois, qui est considérable, que je ne pense pas du tout que, comme le soutenait Ellul, la technique soit notre sacré, qu'elle ait pris la place du sacré. En réalité la technique est la plus formidable puissance pour la désacralisation de la totalité du réel.

**Vous constatez que « nous avons tout à redouter du futur » ; mais si on regarde les techno-progressistes, leur foi en l'avenir — en leur avenir ! — est intacte. Pensons au messianisme transhumaniste, par exemple. Ressortit-il à ce que vous appelez le prédictionnisme ?**

Lorsque je dis que nous avons tout à redouter du futur, je parle moins en mon nom propre que je ne me fais l'interprète d'une opinion commune, du moins en Occident. Cela dit, si notre croyance au Progrès apparaît désormais impossible au vu des multiples catastrophes du siècle écoulé, notre croyance au progrès résiste bien : nous pensons toujours que la croissance du PIB, que l'augmentation de l'espérance de vie et que nos lois sociétales sont des progrès. D'autant que le passé historique, naguère objet

d'admiration et exemple pour le présent, est devenu objet de honte et n'a plus qu'une fonction de repoussoir. Pour répondre plus précisément à votre question, je pense qu'effectivement le « messianisme » transhumaniste est de type prédictionniste, car il n'est pas de l'ordre de l'espérance religieuse (raison pour laquelle le terme de « messianisme » ne lui est pas adéquat) mais de la projection technoscientifique. Le transhumanisme n'est pas une utopie, au sens banal du mot, mais un programme adossé à la fois à des savoirs et des techniques spécialisés et à un investissement économique considérable, ce qui n'était le cas d'aucune des utopies du passé.

**À propos du négationnisme, est-il en lien avec le scepticisme devenu dogmatique de notre époque ? Contre Gilbert K. Chesterton — que vous citez — disant que depuis que les hommes ne croient plus en Dieu, ils sont prêts à croire à tout, Hannah Arendt avançait au contraire que dans une société où règnent le mensonge et la désinformation, la conséquence n'est pas que les hommes croient à n'importe quoi, mais qu'ils ne croient plus à rien...**

Le scepticisme est une attitude rationnelle, et lorsqu'il est systématisé, c'est le nom d'une philosophie. C'est pourquoi on ne peut pas parler de scepticisme à propos du négationnisme. N'oublions pas en effet que celui-ci va de pair avec une hyper-crédulité aux antipodes du scepticisme. Le même individu qui met en doute des milliers de documents et de témoignages considérera comme une preuve tout ce qui sera susceptible de les contester. Cette attitude est on ne peut plus contraire à celle du doute. Le négationniste sait à l'avance ce qu'il va trouver avant de le chercher. Sa démarche est commandée par une fantasmagorie inconsciente. Par ailleurs, il n'y a peut-être pas incompatibilité entre le fait de « croire à n'importe quoi » et le fait de « ne croire à rien ». On l'a vu tout récemment à l'occasion du confinement décidé pour faire face à la pandémie de Covid-19. Les mêmes personnes qui ont adhéré aux rumeurs (aussi bien négatives, concernant les causes et les responsabilités, que positives, concernant les remèdes miracles) ont parfois renoncé à penser quoi que ce soit. Mais n'oublions pas que le « ne croire à rien » est une position intenable car autocontradictoire : on ne peut ne pas croire à un énoncé qu'à partir d'une croyance inverse, de la même façon que la thèse selon laquelle la justice n'existe pas n'est possible qu'à partir d'une certaine idée de justice, laquelle contredit cette thèse.

**Venons-en au complotisme, phénomène que vous prenez la peine de démonter fort justement. Cependant, d'une part ce terme n'est-il pas aujourd'hui trop facilement dégainé comme arme rhétorique pour faire taire les voix critiques et dissidentes ? D'autre part, si un Grand Complot Mondial est improbable, force est de reconnaître que l'histoire regorge de petits et moyens complots. Vous semblez ne pas donner de crédibilité aux opérations sous faux drapeau (False Flag). Par exemple, à propos de l'incendie du Reichstag en 1933, l'hypothèse d'une opération montée par les nazis est plausible et défendue par plusieurs historiens...**

Personne n'ira sérieusement contester la réalité historique des complots et des conspirations (il faudrait soigneusement distinguer entre ces deux termes : la conspiration a un objectif, comme la prise de pouvoir ou l'assassinat d'un chef d'État, tandis que le complot a une finalité plus générale comme la domination ou l'élimination des ennemis). Par parenthèse, l'incendie du Reichstag par les nazis eux-mêmes est plus que plausible, c'est un fait avéré. Vous avez par ailleurs raison de dénoncer sous couvert de complotisme une instrumentalisation visant à discréditer des attitudes critiques honorables. Dans le champ politique les termes descriptifs comme fascisme ou totalitarisme sont volontiers utilisés à usage polémique, comme des insultes qui ont pour fonction de délégitimer des positions adverses. Un philosophe doit avoir suffisamment de probité intellectuelle pour s'en tenir à l'usage constaté de ces mots. Il convient de réserver le terme de complotisme à des explications globalisantes qui ont pour caractéristiques leur manichéisme et leur irrationalité. « Irrationalité » car le complotisme en dit beaucoup sur le psychisme inconscient de celui qui le défend, mais rien sur la réalité elle-même. Il est par exemple aberrant de croire, comme l'a fait l'abbé Barruel (l'ancêtre des complotistes d'aujourd'hui) que la Révolution française a été provoquée par les francs-maçons qui voulaient en finir avec le christianisme, comme il est aberrant de croire, comme le font un certain nombre d'Africains, que le virus du sida a été inventé par les Blancs pour les éliminer.

**Vous écrivez (p. 283) : « Aujourd'hui, le terme nihilisme est utilisé pour désigner tantôt l'extrême lassitude d'un monde voué au relativisme universel, tantôt l'extrême violence de ceux qui préfèrent l'anéantissement (par suicide ou destruction) au néant de leur existence ». Et plus loin (p. 305) : « Bien que divergents dans leur conception de la vie humaine, les deux nihilismes, le libéral et l'islamiste, présentent, selon nous, un**



Illustration : Aurélie Garnier

**évident parallélisme [...]. Leur racine métapsychologique commune est la pulsion de mort. Les deux visent à la destruction du monde, le premier par la techno-économie, le second par le djihad ». Y a-t-il une recette pour sortir par le haut de cette alternative infernale, où l'affirmation de certaines valeurs d'un côté, et la négation de toute valeur autre qu'économique de l'autre, sont comme les deux faces d'une même médaille ?**

Si le nihilisme, sous ses deux formes présentes, apparaît comme l'histoire destinale du monde d'aujourd'hui, il est bien entendu possible d'y échapper, que ce soit dans son existence personnelle ou dans sa vie collective. Même si la techno-économie capitaliste est totalitaire, ainsi que nous l'avons vu, il n'en reste pas moins vrai qu'elle ne gouverne pas, sans oublier ni interstice, la totalité du réel, des consciences et des vies. Tout n'est pas capitaliste dans un système capitaliste même mondialisé, ainsi que le montrent ce qui subsiste de l'État-providence, l'économie sociale et solidaire ainsi que les pratiques du don. L'immense majorité des êtres humains qui peuplent aujourd'hui la terre n'est pas nihiliste. Elle cherche à s'aménager une existence décente, sans haine ni destruction. C'est vrai du monde arabo-musulman, comme du monde occidental, du monde chinois ou du monde africain (ce sont là des commodités de langage, je ne présume aucune homogénéité dans ces « mondes »). Il n'en reste pas moins vrai que la logique de l'Histoire universelle va, me semble-t-il, dans le sens du nihilisme, quand bien même personne ne voudrait la destruction générale. Personne n'a jamais voulu l'effondrement de la biodiversité, et pourtant chaque membre de l'humanité y travaille ne serait-ce qu'un peu. De même, pour prendre un exemple trivial, aucun automobiliste n'a jamais voulu l'embouteillage dans lequel il se trouve coincé, et cet embouteillage n'a jamais été décrété par aucun ministre, il n'en reste pas moins vrai qu'il y a quotidiennement des embouteillages et que chaque automobiliste y contribue pour sa part. Les pulsions de mort sont par nature inconscientes, ce sont seulement certaines de leurs expressions qui sont conscientes, et encore elles ne le sont que partiellement.

**Jacques Lacan avait déjà pressenti que l'humanité de la modernité tardive se dirigerait vers une psychose collective. Êtes-vous d'accord avec cela ? Les conséquences de la pandémie de covid n'illustrent-elles pas cette prédiction ?**

Lacan ne parlait pas de « psychose collective » quand il parlait de la psychose comme destin possible de l'humanité. La psychose de la « psychose collective », n'a en effet pas grand-chose à voir avec la psychose dont traitent la psychiatrie et la psychanalyse. Quand on parle de psychose collective, on s'en réfère presque toujours à un mouvement de panique générale. Or, du point de vue psychiatrique et psychanalytique, la psychose se définit par la double destruction du rapport à la réalité et de la personnalité. S'il y a eu quelque chose de psychotique, au sens technique du mot, lors de la récente crise pandémique, elle serait à chercher du côté de l'attitude de déni adoptée par certains citoyens et par certains responsables politiques, plutôt que du côté de la peur. Le confinement, qui a été l'effet immédiat de cette crise, se caractérise par deux traits contraires. D'un côté, une perte évidente du sentiment de réalité (les rues vides des villes, le développement du télétravail), mais d'un autre côté la perception renouvelée de la réalité la plus simple (le gazouillis des oiseaux, la présence des autres membres de la famille, une attention nouvelle à la nourriture...). On se gardera par conséquent de tirer des conclusions hâtives et trop générales. Cela dit, quelles que soient sa gravité et sa durée, le Covid-19 ne sera selon moi qu'un épiphénomène dans l'Histoire de l'humanité. Il y aura peut-être ralentissement ou accélération dans tel ou tel domaine, mais certainement pas une réorientation générale.

Propos recueillis par Bernard Legros

# LE « MONDE D'APRÈS ». LE PIRE DU MONDE D'AVANT ?

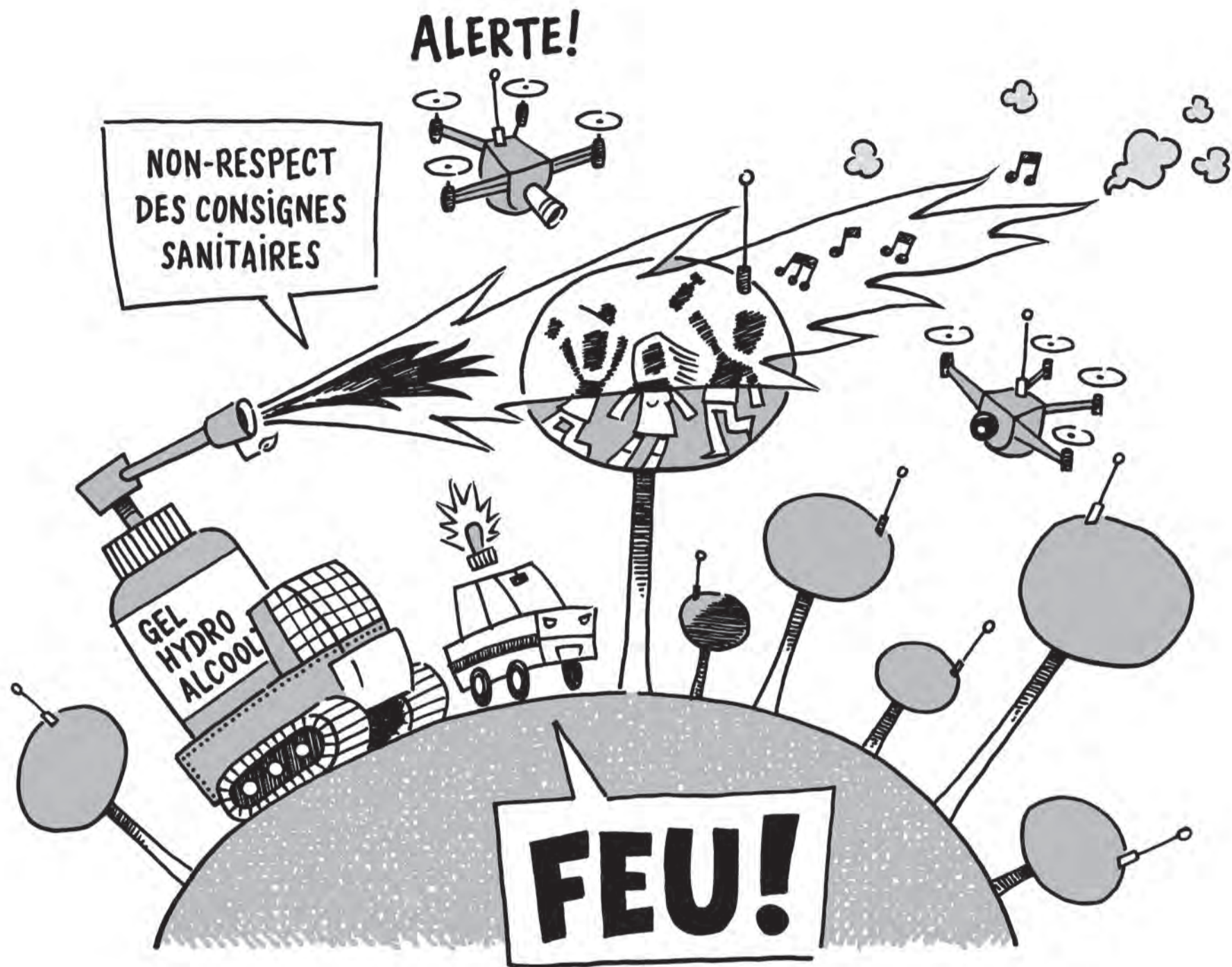


Illustration: Titom

En ce début de printemps 2020, alors que se mettait en place ce qui, quelques semaines auparavant, aurait relevé du domaine de l'impossible, les Belges étaient confinés. *L'Écho*, propriété de Persgroep appartenant à la famille Van Thillo, 15<sup>ème</sup> fortune belge, publiait en juillet 2020, un dossier « *Quand les philosophes imaginent le monde d'après* », dont l'introduction révélait bien l'état d'esprit : « *Par son caractère tout à fait exceptionnel et son ampleur, la crise du coronavirus a révélé au grand jour les limites de nos modèles de pensée et de nos modes de fonctionnement. Nous avons plus que jamais besoin de perspectives. Aux quatre coins de la planète, les intellectuels tentent de dessiner les contours de ce fameux "monde d'après".* »

Chacun y allait de sa proposition et les philosophes s'en donnaient à cœur joie. La mode était au changement, alors que depuis des décennies nombreux criaient dans le vide lorsqu'ils disaient que tout devait changer. C'est le cas du mouvement de la décroissance. Comme à chaque crise, on se retrouvait face à ces psalmodies médiatico-politiques, mélange de rêve et de délire. Les contradictions habituelles, pourtant, qui à elles seules auraient annoncé la nouvelle supercherie, n'étaient même pas cachées : en médaillon, à droite de l'article de *L'Écho*, une publicité : « *Découvrez les fonds d'investissement qui rencontrent vos attentes. Le Radar des Fonds, l'outil pratique des fonds de L'Écho* ». Ces mêmes fonds qui investissaient dans les énergies fossiles, les privatisations dans le secteur de la santé, la déforestation, les armements et divers trafics... Michel Houellebecq avait-il alors raison de dire « *Nous ne nous réveillerons pas, après le confinement, dans un nouveau monde; ce sera le même, en un peu pire.* »

C'est qu'il faudrait penser cet épisode inédit dans un contexte élargi, notamment celui d'une école qui ne joue plus depuis longtemps son rôle d'émancipation, productrice de sujets hors-sol qui n'en auront que peu à faire une fois esselés et lâchés dans un monde laissé au pouvoir des GAFAM (« *Confinements de la liberté d'expression* », pages 14-15). Penser le « monde d'après », c'est donc avant tout déconstruire celui d'avant ». Et comment imaginer celui-là si le monopole de la représentation du réel est laissé encore et toujours à des médias, propriétés de grands groupes appartenant à de riches familles (« *Le leurre de la diversité médiatique* », pages 16-17) ; ces mêmes médias qui nous bombardent depuis des mois avec leur fil infos, générateurs de véritables pathologies de la peur, propices à l'immunodéficience.

Mais les médias et les politiques ne souhaitent que notre bien, n'est-ce pas ? Pourquoi alors tout débat hors-discours officiel est-il systématiquement interdit ? Pourquoi des mesures pour améliorer l'immunité des gens n'ont fait l'objet d'aucune communication officielle depuis plus de 6 mois ? Pourquoi a-t-on laissé en Belgique « *les grands-prêtres de l'information anxigène à la barre* », alors que tous ceux qui tentaient de dire autre chose étaient insultés et bannis, situation qui a empêché toute discussion sereine sur les mesures à prendre et leur efficacité. Culpabiliser le citoyen aura eu pour effet de taire les « *failles béantes du politique* » (« *Quand la démocratie est infectée par le Covid-19* », pages 12-13).

Notre « *Nouvel Âge viral* » s'accompagnerait-il d'un retour des valeurs collectives après des décennies d'hyper-individualisme (« *Un retour des valeurs collectives dans le Nouvel Âge viral ?* »,

pages 10-11) ? Ne soyons pas trop optimistes, position-réflexe trop fréquemment adoptée par ceux qui ne veulent pas penser radicalement les changements à venir, ayant trop à perdre (en termes matériel et/ou symbolique). Le Covid-19 allait-il redonner ses lettres de noblesse au collectif, à l'heure de la « *ploutocratie transnationale* », alors qu'on nous demandait de protéger les autres en s'en éloignant (« *Un peu de lait tiède dans le thé brûlant* », page 18) ?

Le changement dans la continuité est une arme depuis longtemps déployée par les organes de propagande pour feindre que tout ne sera désormais plus comme avant. Alors que le désastre climatique en cours aurait dû mener les politiques vers des mesures à la hauteur de la situation, comme la réduction drastique du trafic aérien, seul Sars-CoV-2 aura « *réveillé* » les esprits politiques. Au-delà des divisions, pourtant, il ne s'agit rien de moins que de penser un monde que l'humain pourrait continuer à habiter sans le détruire.

**Alexandre Penasse**  
Dossier coordonné par la rédaction

1. <https://www.lecho.be/economie-politique/international/general/quand-les-philosophes-imaginent-le-monde-d-apres/10238535.html>

2. Voir « *Stimuler notre système immunitaire : un impératif sanitaire urgent* », <https://www.kairospress.be/article/stimuler-notre-systeme-immunitaire-un-impératif-sanitaire-urgent/>

# Un retour des valeurs collectives dans le Nouvel Âge viral ?

« Maintenir l'ordre tout en répandant le chaos, instituer d'un même mouvement l'insécurité globale endémique et l'état d'urgence à perpétuité, produire l'exclusion et l'incarcération de l'exclusion, tel est ce à quoi se résume à présent l'alliance de l'or et du fer : une guerre contre-insurrectionnelle permanente, indifférente aux principes mêmes du libéralisme politique<sup>1</sup>. »,

Jacques Luzi

« Peut-on vivre tous comme si la vie était un grand hôpital<sup>2</sup> ? »

Sylvie D., habitante de Lyon.

Le Nouvel Âge viral (des ténèbres) charrie son lot de représentations bizarres, ineptes ou naïves. Dès le confinement, on a beaucoup parlé de ce à quoi allait/devait ressembler le « monde d'après »<sup>3</sup>, puisqu'il est admis que cet événement politico-sanitaire marque la fin d'une époque et en ouvre une autre. Un de ces clichés, optimiste pour le coup, est d'affirmer qu'il aura eu ceci de bien qu'il signifierait un « retour des valeurs collectives » après des décennies d'individualisme. Certes, en partant de si bas, il n'est pas difficile de dire que l'on a progressé ! Car jusqu'au printemps dernier, il était vrai que nos sociétés occidentales étaient devenues des dissociées<sup>4</sup>, soit un type de société donnant la priorité à l'individu sur le collectif, d'une manière idéologique et systématique. L'individuation prônée par la philosophie des Lumières avait muté en hyper-individualisme depuis la contre-révolution néolibérale des années 1980 et la déclaration provocante de Margaret Thatcher : « La société n'existe pas ». La liberté individuelle était présentée comme la valeur suprême que l'État se devait de préserver, et même de promouvoir<sup>5</sup>. Certains dont je suis souhaitaient que « quelque chose » vienne y mettre un frein, tellement cette voie paraissait sans issue autre que la guerre de tous contre tous et de tous contre la nature. Ce quelque chose ne pouvant pas venir de mandataires politiques trop soucieux de leur réélection, restait alors la survenue d'un quelconque fléau, réel et plus ou moins télégué<sup>6</sup>. Comme les réacteurs fissurés de Doel 3 et Tihange 2 avaient tenu le coup jusqu'à présent, ce fut une épidémie qui vint remettre les pendules à l'heure. À l'heure de la ploutocratie transnationale.

## CONFINEMENT EN DOUBLE CONTRAINTE

Mars 2020. Dès que l'ordre de confinement fut donné en France et en Belgique, on observa dans les médias dominants le retour d'un discours de certitude(s), après des années d'insignifiance. Si les experts de plateau avouaient, ou feignaient d'avouer, leur ignorance de la nature profonde et des effets à long terme de ce nouveau coronavirus version 2019, ils présentèrent en revanche la mesure du confinement comme indispensable et indiscutable face à un agent pathogène hautement contaminant, meurtrier et imprévisible. Pour faire passer la pilule, l'intoxication politico-médiatique insista sur la dimension « solidaire » de la mesure, pariant qu'il devait en rester une once au fond des consciences. Vraiment ? « Il est pitoyable d'entendre les autorités politiques et éthiques en appeler à la responsabilité des citoyens après leur avoir inoculé depuis des années une culture individualiste<sup>7</sup> », soupire Roland Gori, oubliant provisoirement que l'incohérence et la volte-face sont coutumières des politiques. Emmanuel Macron n'a-t-il pas odieusement déclaré fin octobre : « Nous sommes en train de réapprendre à être pleinement une Nation. C'est-à-dire qu'on s'était progressivement habitués à être une société d'individus libres. Nous sommes une Nation de citoyens solidaires ». Nous aurions envie de leur répondre, primo qu'il est bien tard pour s'attaquer à cette question, peut-être même trop tard ; secundo, que la compassion ne peut pas constituer à elle seule le ciment d'une société. Mais comment forcer les choses ? Par la collectivisation d'un nouveau sens. Rester chez soi équivalait

à « sauver des vies » ailleurs, puisque tout un chacun était potentiellement porteur du virus. Étrange conception de la solidarité que de se couper (in)volontairement de tout contact physique avec ses congénères, de s'isoler, de s'atomiser. Jusque-là, j'aurais dit que l'altruisme — appelé par d'autres le *care* — passait par la rencontre des corps, rendue dorénavant improbable et compliquée par cette mesure et par cette injonction paradoxale : restez chez vous mais portez secours aux « personnes fragiles »<sup>8</sup>. Comment pouvait-on être à la fois ici (confiné) et là (en mission de secours) ? Si elles sont fragiles, on ne devrait pas les approcher, afin de les protéger ; si on les approche pour leur apporter de l'aide, alors on menace leur santé, peut-être même leur vie. Bigre, comment faire ? Aider par écrans interposés ? L'injonction paradoxale rend fou. Perversité du biopouvoir de la modernité tardive.

## INVITATION AUX BULLES, MASQUÉ

Après le confinement vint le port du masque<sup>9</sup>, au départ seulement recommandé puis progressivement rendu obligatoire, d'abord dans les commerces et lieux clos, puis dans les rues et places fréquentées, enfin dans l'intégralité de l'espace public, de jour comme de nuit, par exemple à Bruxelles. En octobre, les autorités demandaient aussi de le porter *chez soi* quand on recevait des personnes étrangères à sa « bulle ». Avez-vous reconnu la traditionnelle stratégie de la grenouille dans la marmite ? Une contrainte ayant remplacé une autre, avons-nous gagné au change ? Le masque était-il une mesure encore plus solidaire [*sic*] que le confinement, en attendant le vaccin, mesure solidaire entre toutes ? Les experts médiatiques nous ont expliqué que cet accessoire ne nous protégeait pas nous-mêmes mais protégeait les autres de soi. Quelle que soit la véracité de cette affirmation, c'est aussi une rhétorique manipulatrice qui fut reprise en chœur par les politiques et les électeurs-consommateurs phobiques du coronavirus (une majorité, semble-t-il). En d'autres mots : tout un chacun est maintenant *personnellement* responsable de la santé de toutes les personnes qu'il/elle rencontre ou simplement croise, et pas seulement les « fragiles ». Dit encore plus précisément : tout un chacun est responsable de l'état éventuellement défaillant du système immunitaire<sup>10</sup> des uns et des autres. Il n'y aura plus de hasard ni d'aléa, un-e responsable-coupable sera nécessairement trouvé-e pour chaque cas de contamination. Les « personnes fragiles » sont instrumentalisées pour discipliner l'ensemble de la société, elles seront invitées à fixer les règles collectives<sup>11</sup>. Une telle extension du régime de la responsabilité — de surcroît sous surveillance numérique — est inédite et fait redouter un renforcement comme jamais de la soumission individualiste<sup>12</sup> : « J'obéis et m'attends à ce que les autres obéissent dans mon intérêt personnel ». Elle apportera son lot de délations, de conflits, de violence, de dépressions, de folie et de suicides. Au nom du droit à la santé et à la vie nous allons vers un monde invivable parce qu'agonistique, d'une part, et iatrogène, d'autre part : les prétendus remèdes (confinement, masque, vaccin) associés à la vague de numérisation généreront quantité d'autres pathologies, physiologiques et mentales, que le pouvoir politique fera passer par pertes et profits, quand il ne les ignorera pas purement et simplement, comme il a ignoré jadis les dégâts

du tabac et de l'amiante. Aucune réflexion sur notre rapport à la mort n'est bien sûr entamée<sup>13</sup>. En Occident, depuis la modernité, la mort est refoulée, est devenue un motif d'indignation, voire de révolte métaphysique. Plus question de mourir, même âgé, ni du covid ni de quoi que ce soit ! Que la science fasse son boulot, et merci aux politiques d'en prendre bonne note ! C'est donc cela qu'est devenu l'humanisme au XXI<sup>e</sup> siècle ?

## UNE CERTAINE ÉTHIQUE IMPOSÉE

Face à cette « crise sanitaire », l'éthique est divisée en deux camps : la déontologie et l'utilitarisme. Issue de Kant, la première postule que la dignité humaine ne souffre aucune exception, que toute vie particulière est sacrée, et à ce titre l'impossible doit être fait pour la préserver, quitte à mettre au pas la collectivité, voire la menacer, telle cette déraisonnable idée de rapatrier d'Afrique en Europe, il y a quelques années, deux malades du virus Ebola pour qu'ils puissent profiter de soins performants, mais au risque de provoquer une épidémie sur le continent (heureusement, ce ne fut pas le cas). Issu de Jeremy Bentham et John Stuart Mill, le second postule que doit prévaloir le plus grand bien pour le plus grand nombre possible, ce qui implique d'éventuellement devoir sacrifier quelques individus. Pour reprendre le cas ci-dessus, il aurait fallu laisser ces malades là où ils étaient — et les soigner, bien sûr — pour éviter des milliers de victimes potentielles en Europe<sup>14</sup>. Avec le covid, nos gouvernements ont opté — du moins en façade — pour la déontologie, qui est ainsi devenue un arrière-fond non questionné, comme l'eau du bocal pour un poisson. L'humaniste idéaliste Francis Wolff salue ce choix alors que l'utilitariste pragmatique André Comte-Sponville le critique. Mais était-ce le choix absolument évident ? Ça se discute ! À y regarder de près, la déontologie est empreinte d'égoïsme : « Je défends le droit absolu pour toute personne malade d'être dûment soignée... car cette personne pourrait être moi » ; ou encore : « Toute vie est sacrée... y compris la mienne ! ». Inversement, l'utilitarisme est altruiste : « Je prends le risque de contracter le covid, et même d'en mourir car je vise d'abord le plus grand bien pour le plus grand nombre (considérant aussi que j'espère en rattraper et faire partie de ce plus grand nombre) ». Mais qui est encore prêt à entendre le mot « sacrifice » en 2020 ? Personne, même si des millions de jeunes gens — élèves, étudiants, travailleurs ou chômeurs —, privés d'études et/ou de revenus, sont littéralement sacrifiés sur l'autel du panmédicalisme<sup>15</sup>. Bien sûr, l'utilitarisme est associé au libéralisme, à la droite, à la réaction, voire au fascisme, souvent d'une manière rhétorique. En choisissant la déontologie, la gauche encourage l'égoïsme à son corps défendant et prend le risque d'attenter au bien pour le plus grand nombre. N'est-il pas temps de réfléchir à une refonte de cette vieille dualité gauche/droite ? Le covid nous y invite.

## UNE SOLIDARITÉ FRELATÉE

Il faut comprendre que la solidarité proposée ici en est une version frelatée. Comparons-la avec celle qui prévalait pendant la Seconde Guerre mondiale, une épreuve n'équivalant pas à une



Illustration : Léa Viana Ferreira

autre. Une guerre contre un ennemi visible et clairement identifié — les nazis — n'avait rien à voir avec une « guerre » contre un ennemi invisible à l'œil nu — le sars-coronavirus —, omniprésent dans l'environnement et dans/sur les corps de nos semblables. On avait peur des nazis, nous sommes angoissés par le virus. Sur la ligne de front, les soldats alliés faisaient preuve d'une solidarité réelle et porteuse de sens, de même les résistants dans le maquis. En parlant d'une guerre, Macron a usé d'une analogie spécieuse qui a fait mouche chez la majeure partie de ses compatriotes, dont la propension à l'hygiénisme, déjà évidente depuis longtemps, s'est subitement renforcée. Cela fait quelques temps que le mot « écologie », ce beau mot que je défends depuis des lustres, commence à m'agacer en raison de sa récupération par la technocratie, qui annonce tous les dangers, toutes les barbaries. En sera-t-il de même avec le mot « santé » ? Craignons que oui. Comme condition de la santé publique, rentrons joyeuse-

ment dans le transhumanisme, n'est-ce pas ? Mais, juste pour voir, allons dans le sens de ces *derniers hommes* nietzschéens prêts à tout pour conserver leur vie « nue », c'est-à-dire strictement biologique, faisant fi de toutes les valeurs qui nourrissent une existence digne de ce nom : courage, générosité, bonté, force, tempérance, amitié, amour, liberté, etc. Alors moi j'exige de mes concitoyens qu'ils prennent immédiatement les mesures suivantes pour préserver ma santé et ma vie :

- cesser de prendre l'avion ;
- utiliser le moins possible leur automobile, idéalement plus du tout, et pour le moins renoncer à leurs comportements dangereux ou agressifs sur les routes ;
- pour certains d'entre eux, cesser de circuler avec leur Harley-Davidson pour leur plaisir et la ruine de mes bronches et de mes oreilles ;

- cesser de fumer près de moi ;
- refuser tout emballage en plastique chez les commerçants ;
- renoncer à leur bidoche quotidienne, à la malbouffe industrielle et à ses pesticides ;
- cesser d'utiliser inconsidérément leurs tailles-haies, foreuses, scies et autres disquieuses, tout cela électrifié bien sûr, dans mon voisinage ;
- et surtout éteindre leurs ordiphones, tablettes, PlayStation et réseaux sociaux.

Chiche ?

**Bernard Legros**

1. Jacques Luzi, *Au rendez-vous des mortels. Le déni de la mort dans la culture moderne, de Descartes au transhumanisme*, La Lenteur, 2019, p. 82.

2. Contact privé.

3. Dans cet article, beaucoup de termes sont placés entre guillemets pour signifier leur appartenance à la logomachie du covidisme.

4. Cf. Jacques Généreux, *La dissocété*, Seuil, 2006.

5. Cf. mon article « Que faire de la liberté individuelle ? », in *Kairos*, n° 41, novembre/décembre 2019/janvier 2020.

6. L'hypothèse d'un virus trafiqué en laboratoire est plausible. Le cas échéant, s'en serait-il échappé par accident ou par malveillance ? Il est quasi-impossible de le vérifier, en raison des enjeux géostratégiques. Cf. Pièce et Main d'œuvre & Jacques Luzi, *Leurs virus, nos morts*, n° 92, Service compris, mars/avril 2020.

7. Roland Gori, *Et si l'effondrement avait déjà eu lieu. L'étrange défaite de nos croyances*, LLL, 2020, p. 288.

8. Précisons : si le terme « personne fragile » fait bel et bien partie de la novlangue covidiste, cela n'implique pas que ce soit toujours un concept creux. Il y a effectivement des personnes à la santé plus fragile que d'autres.

9. Plus exactement, au tout départ il fut décrété dispensable et inutile par l'OMS, puis indispensable et utile alors que l'épidémie entamait sa phase descendante (?). Le port du masque est un exemple de piège abscons : si les courbes de contamination montent, il faut de toute évidence le porter de plus belle ; si elles descendent, il faut aussi continuer à le porter pour conforter la tendance et vaincre [sic] définitivement le virus. Certains experts, comme Michel Goldman, ainsi que la Commission européenne nous préviennent déjà : même la vaccination ne dispensera pas du masque et de tous les gestes barrière pendant une longue période qui suivra. Cette « tyrannie du risque zéro » est dénoncée par François Gemenne et Olivier Servais : « *Vivre en société implique l'acceptation tacite d'un certain nombre de risques [...] La situation actuelle nous fait courir un autre risque : celui d'un effondrement sociétal à plus long terme, faute de fondement ou de sens [...] Car à*

*pousser à son paroxysme cette rhétorique du "risque zéro", cette hypertrophie hygiéniste, on réduit certes le risque de mort biologique, virale, mais on court le risque mortel d'une inhumanité en devenir* ». Etc. (in *Le Soir*, 17 août 2020).

10. Sachant que ledit système immunitaire peut être défaillant pour des raisons héréditaires et génétiques (indépendantes de la volonté de l'agent) ou le plus souvent de modes de vie inappropriés (échant à la responsabilité individuelle de l'agent, au moins en partie).

11. Si elles sont si fragiles (ou pensent l'être), et s'angoissent excessivement à propos de la contagion, pourquoi ne décident-elles pas d'elles-mêmes de se confiner ?

12. Cf. *Kairos*, n° 46, septembre/octobre 2020.

13. Cf. Jacques Luzi, *op. cit.*, et Olivier Rey, *L'idolâtrie de la vie*, Tract Gallimard, 2020.

14. Précisons : ici le raisonnement n'a rien à voir avec l'attribution d'une valeur monétaire et économique à la vie, ce que l'on trouve par contre chez le père de l'utilitarisme Jeremy Bentham. Cela n'a pas non plus de rapport avec l'eugénisme, qui est une volonté politique d'agir en amont, par des moyens scientifiques, pour « améliorer la race ». Ainsi, comparer la recherche de l'immunité collective pour vaincre une épidémie avec de l'eugénisme, comme l'a fait Marius Gilbert (in *La Libre Belgique* en ligne, 18 octobre 2020), relève d'une rhétorique crapuleuse et mensongère. Contentons-nous d'appeler cela de l'utilitarisme.

15. Contre Michael Sandel et avec Comte-Sponville, je ne pense pas qu'il y ait symétrie entre les intérêts et devoirs des jeunes et des aînés : « [...] *les parents font des sacrifices pour leurs enfants, avant que ceux-ci n'en fassent à leur tour pour leurs parents âgés* », répond Sandel dans *Philosophie Magazine* (n° 143, octobre 2020, p. 66). Certes, il arrive que les enfants fassent des sacrifices pour leurs parents, mais jusqu'où ? Même donner leur vie ? Éventuellement, si nous considérons que nous sommes « en guerre », de concert avec Macron (et Sandel !). Mais devons-nous faire nôtre cette analogie guerrière ? (cf. supra, § 5).

# Quand la démocratie est infectée par le Covid-19

Selon la Commissaire européenne en charge de la santé Stella Kyriakides, la levée des mesures de confinement les plus drastiques au début de l'été a eu l'effet tant redouté : une remontée des cas. Ce qui a conduit d'aucuns à fustiger les mesures d'assouplissement prises en septembre par le gouvernement Wilmès. Or, depuis mars, la Belgique fait partie des pays stricts, s'alignant largement sur les mesures appliquées en France. Des mesures restrictives dont il est, au minimum, permis de discuter l'efficacité, au vu des résultats catastrophiques de la Belgique, dans la gestion de la crise sanitaire. Un large débat public qu'on souhaiterait voir pris en charge par les médias, les partis politiques, avec l'ensemble de la population. Or, on en est loin.

## QUAND L'ÉMOTION FAIT PERDRE LA RAISON

En premier lieu, on s'interroge sur le rôle joué par les médias officiels dans la crise sanitaire, jouant davantage la carte de la dramatisation, la culpabilisation et l'accusation, au lieu d'endosser le rôle d'honnête courtier dans les débats. Les exemples sont légion.

Dans son édition du 23 octobre dernier, le journal *De Morgen* publiait la Tribune « Cher Lieven Annemans. Vous êtes le clown entre les acrobates et les trapézistes ». Au motif qu'il préconisait l'assouplissement des mesures corona, en raison des dommages mentaux occasionnés par la maladie, cet économiste de la santé a été décrit comme l'homme qui minimise le virus. Comprenez : « un rassuriste ». Un scientifique, pour qui les mesures sanitaires liberticides sont disproportionnées et qui refuse d'être gouverné par la peur. Un feu de critiques qui l'a conduit à se retirer du Celevel, l'organe consultatif qui aide le gouvernement à lutter contre la crise corona. Est-il légitime de discréditer violemment un académique ou un scientifique sur la place publique, sous prétexte qu'il nage à contre-courant ? Est-ce que le climat de psychose collective, auto-entretenu par les médias, fait à ce point perdre la raison, que les principes de courtoisie, de respect dans les échanges d'idées soient enterrés au passage ? Au vu de la montée d'une intolérance grandissante à toute opinion qui ne s'inscrit pas dans la doxa dominante, on n'ose imaginer le sort réservé en Belgique au virologue suédois le plus écouté en Suède, Anders Tegnell, qui n'a préconisé ni le confinement ni l'obligation du port du masque par exemple, et dont les conseils ont pourtant été suivis scrupuleusement par son gouvernement, en opposition aux stratégies suivies par la majorité des pays d'Europe. Il ne fait guère de doute que ce virologue, pour qui « *On ne pourra pas éradiquer le virus, même avec un vaccin. Il va falloir apprendre à vivre avec* », eût été médiatiquement lynché, taxé de darwiniste irresponsable, quand bien même sa stratégie ne se soit pas soldée, dans les faits, par un bilan de morts pire que le nôtre, qui l'aurait obligé à revoir fondamentalement sa copie. C'est que chez nous, les grands-prêtres de l'information anxigène sont à la barre. Les anathèmes et insultes de tous bords, y compris dans les médias officiels, font florès. Florilège.

« *Il faut d'urgence nous protéger des égarements des complottistes et négationnistes : il y a péril en la demeure humaine* »<sup>2</sup>. Les termes sont forts. Le délit du « négationnisme » est punissable par la loi. Faut-il entendre par « négationniste sanitaire » une personne qui nie l'existence même du virus, une simple élucubration de l'esprit, ou une personne qui en appelle, par exemple, à une autre interprétation des chiffres bruts, publiés par Sciensano, en pointant que le chiffre de mortalité reste stable ? Ce qui relativise, *de facto*, la dangerosité de l'épidémie. Qu'entend-on par « complottiste » ? Un citoyen lambda qui estimerait que le virus a été créé par l'homme pour anéantir la population ou un citoyen qui exerce son sens critique ?

À ce stade de la crise sanitaire, où l'émotionnel prime sur la raison, tous les amalgames sont permis. La seule vérité scientifique qui vaille, c'est assurément celle des scientifiques dits « alarmistes » (par opposition aux « rassuristes »). « Complottiste » est devenu un mot fourre-tout, utilisé à tort ou à raison,

dont l'effet le plus immédiat est de couper court au débat et de cliver la société. Il sonne comme une excommunication du séral des « bien-pensants ».

Qui plus est. C'est à une véritable chasse aux sorcières que s'adonnent les tenants de l'orthodoxie du « sanitaire correct », dont l'édition paru dans *La Libre Belgique*, les 17-18 octobre derniers, en constitue un exemple éclairant. « (...) *Ce combat contre le virus n'est pas celui de quelques-uns, il est l'affaire de tous et toutes. Les rôleurs, ceux et celles qui savent mieux que tout le monde, vont critiquer, se rebeller. Ces inciviques ont une lourde responsabilité dans la propagation du virus. Car ce n'est pas leur vie qu'ils mettent en danger. Mais celles des autres, surtout des personnes fragiles* ».

Les coupables sont clairement désignés. Les citoyens. Ceux qui auraient l'outrecuidance de s'interroger sur la pertinence et la cohérence des choix politiques, la « proportionnalité » des mesures dans l'État de droit, les dégâts socio-économiques d'un second confinement brutal, la détérioration alarmante de la santé psychique de la population, face à la prolongation *sine die* de mesures antisociales contre-nature. Quand bien même les dirigeants politiques ont copieusement insulté notre intelligence collective, en édictant des règles totalement incohérentes, à l'instar du protocole à suivre dans les restaurants, on en déduit qu'un « bon citoyen » est celui qui se tait, donne son blanc-seing au gouvernement dans la gestion de la crise.

Certes, de tels propos n'engagent que leur auteur. Toutefois, ils ne sont pas fortuits. Ils dénotent une dérive médiatique, où la presse devient « muselante ». L'essentiel n'est pas que les mesures soient toujours plus strictes, mais qu'elles suscitent l'adhésion. Ce qui suppose, en premier lieu, qu'elles démontrent leur efficacité. Ce qui présuppose la tenue d'un débat scientifique ouvert et contradictoire, y compris dans la prise en charge médicale, qui ne s'abaisse pas au niveau des invectives et des insultes. Il est sidérant de voir que des scientifiques, académiques, personnel soignant remettant en cause la stratégie sanitaire en vigueur soient discrédités, relégués au rang de « rassuristes », voire « complottistes », autrement dit, de « scientifiques frappés d'hérésie », de parias.

Stigmatisation. Les médias ont un rôle clé à jouer pour empêcher cette dérive dangereuse. Éviter le piège de la propagande inavouée. Dès lors qu'une personne a peur de s'exprimer, de crainte d'être vouée aux gémonies, car son point de vue ne répond pas à la doxa sanitaire, ce sont autant de lézardes dans l'édifice « démocratie ».

Le journalisme en tant que contre-pouvoir. Révéler la face cachée des choses. L'essence du journalisme d'enquête et d'investigation. Nourrir le débat démocratique et faire avancer les mentalités, dans le respect de chacun. Un principe cardinal qui doit impérativement retrouver ses lettres de noblesse.

## QUAND LA SCIENCE SE MUE EN IDÉOLOGIE

Qu'il existe une controverse scientifique à propos de la crise sanitaire n'a pas lieu de surprendre, dans la mesure où le virus est loin d'avoir livré tous ses secrets. Asséner, dans ce contexte, des certitudes scientifiques est d'autant plus hasardeux que la recherche scientifique indépendante est structurellement sous-financée. En l'occurrence, à chaque fois qu'une étude scientifique est brandie pour justifier une mesure politique, il convient de s'interroger tant sur son financement que sur les potentiels conflits d'intérêt. Une précaution que devraient systématiquement prendre les dirigeants politiques. À titre d'exemple, lorsque le Ministre-Président de Bruxelles-Capitale, Rudy Vervoort, justifie le maintien du port du masque généralisé à l'extérieur en s'appuyant sur une étude rapportée par Marc Van Ranst<sup>3</sup> dit « *notre expert national* », on est en droit de se poser la question : pourquoi faire foi en cette étude en particulier (sans

même la citer), préconisée par un expert connu pour ses multiples déclarations tonitruantes en faveur de mesures sanitaires toujours plus répressives ? En quoi cette étude serait-elle plus crédible que d'autres, qui prétendent l'inverse, mais qui sont susceptibles d'être écartées au prétexte que ce serait des agents du complot ? Bref, un tri est opéré, qui relève davantage d'un choix politique assumé, et non d'une preuve scientifique irréfutable. D'ailleurs, tous les pays européens ne se sont pas alignés sur des mesures aussi attentatoires à la liberté individuelle. En Suède, il n'est toujours pas question d'obligation du port du masque. En Hollande, un nombre limité de secteurs est concerné. Doit-on penser que ces pays soient gérés par des dirigeants politiques irresponsables, en prise avec des experts fantaisistes et iconoclastes ? Dans la mesure où la décision politique d'entraver le droit de respirer en plein air serait scientifiquement prouvée, comment explique-t-on que ces pays n'aient pas connu un taux de surmortalité par rapport aux nôtres ? Plus fondamentalement, sachant que les dirigeants politiques ont réussi à dire tout et son contraire sur l'utilité du masque pour freiner la propagation du virus en quelques mois, n'ont-ils pas, eux-mêmes, dévoyé la science, en usant abusivement de cet argument d'autorité ?

La lecture des documents officiels de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), qu'on ne pourrait raisonnablement suspecter de faire partie de la « complosphère », permet de le penser. En effet, dans sa dernière version *Orientations provisoires sur le port du masque*, réactualisée le 5 juin dernier, on peut lire ce qui suit : « *De nombreux pays ont recommandé au grand public de se couvrir le visage, notamment par un masque en tissu. À l'heure actuelle, on ne dispose pas encore de données factuelles directes de qualité attestant de l'efficacité du port généralisé du masque par les personnes en bonne santé dans la communauté et il faut procéder à un bilan des avantages et des inconvénients à cet égard* »<sup>4</sup>. Et l'OMS de détailler la liste des avantages potentiels, dont : « *l'impression donnée aux gens de contribuer à stopper la propagation du virus* », « *l'occasion de rappeler à la population les autres mesures (gestes barrières) à respecter* ». Quant à la liste des inconvénients, retenons entre autres : « *le risque potentiellement accru d'autocontamination dû au fait de manipuler un masque facial* », « *mal de tête et/ou difficultés respiratoires* », « *difficulté de communiquer clairement* », « *difficultés liées au port du masque par les enfants, asthmatiques ou les personnes souffrant d'affections respiratoires chroniques (...)* ».

À la lumière de ces recommandations, on s'étonne que le gouvernement belge, épris de multilatéralisme, ait fait peu de cas des conseils nuancés, formulés par l'OMS. Or, si l'été dernier, l'obligation généralisée du port du masque en extérieur dans certaines villes a suscité de l'opposition, c'est précisément en raison de son caractère arbitraire, disproportionné et non étayé par aucun consensus scientifique. Qu'à cela ne tienne. Revendiquer son droit de respirer à l'air libre en extérieur est désormais (très) mal vu. Un acte d'égoïsme éhonté, une incivilité, voire un crime, la tyrannie de la liberté individuelle ? Du reste, que les enseignants, et plus singulièrement les élèves de secondaire aient le triste privilège de devoir le porter de nombreuses heures durant, sans que la question des risques, notamment pour la scolarité, soit débattue, leurs souffrances entendues, tranche avec la rhétorique de la solidarité collective envers les personnes vulnérables, que les médias et dirigeants politiques nous martèlent au quotidien. Plus généralement, que valent les discours de bienveillance, selon la formule consacrée « *Prenez soin de vous et des autres* », dès lors que, dans les faits, il n'est même pas permis de débattre sur l'état de nos droits fondamentaux, affectés par la crise sanitaire ? Ce qui suscite pourtant de plus en plus l'inquiétude de nombreux avocats et experts des questions juridiques, pour qui certaines mesures restrictives ont une base juridique trop faible ou qui s'interrogent sur leur « proportionnalité ».

À une époque où les études scientifiques sont de plus en plus instrumentalisées à des fins politiques, les dirigeants sont tenus d'étayer leurs décisions sur base de preuves scientifiques solides, irréfutables, en citant leurs sources. Sans quoi ils alimenteront la défiance citoyenne vis-à-vis du politique. À ce titre, la citation de la philosophe Hannah Arendt est d'une actualité criante : « *Quand tout le monde vous ment en permanence, le*

Illustration: Philippe Debongnie



\*Mais ... Dites... je voulais juste discuter du bien fondé du port du masque moi... rien de plus ... Juste ça... vous avez pas l'impression d'exagérer là???

résultat n'est pas que vous croyez ces mensonges, mais que plus personne ne croit plus rien. Un peuple qui ne peut plus rien croire ne peut se faire une opinion. Il est privé non seulement de sa capacité d'agir mais aussi de sa capacité de penser et de juger ».

## LA STRATÉGIE DE LA COMMUNICATION

« Le marathon sanitaire durera au minimum jusqu'à l'été 2021. C'est notre comportement qui décidera de la vie ou de la mort de quelqu'un de vulnérable », dicit le Premier ministre Alexander De Croo<sup>5</sup>. L'arme absolue contre le virus : la culpabilité. L'héritage de notre culture judéo-chrétienne, avec laquelle les dirigeants politiques jouent à plein régime. Si on doit resserrer la vis, c'est parce qu'une frange des citoyens (en particulier, les jeunes, dernière catégorie en date à être clairement stigmatisée) ne respecte pas les gestes-barrières. Des citoyens « déviants » en qui sommeillerait un assassin potentiel. C'est de leur faute si, à présent, on doit opérer des choix dans les hôpitaux.

La culpabilité collective : un moyen commode pour masquer les failles béantes du politique. À leur décharge, il est difficile

de naviguer à vue. Ce qui doit nous inspirer de l'indulgence. A fortiori que la mise en place de certaines mesures pour corriger le tir prend désormais du temps. Désengorger les hôpitaux suppose, entre autres, l'investissement dans les soins de première ligne, la formation du personnel soignant, la valorisation du métier d'infirmier, etc. Ce qui ne peut se faire par un simple coup de cuiller à pot. Toutefois, il incombe aux dirigeants politiques de balayer devant leur porte. La crise dans les hôpitaux, c'est le fruit de décisions politiques prises en amont, qui s'enracinent dans un corpus de mesures néolibérales, portant le sceau du Consensus de Washington, ayant foi en la « libéralisation, dérégulation et privatisation » de l'économie. Des recettes largement appliquées en Belgique, avec la bénédiction d'une succession de gouvernements, associant généralement des partis qui se revendiquent d'un ancrage à gauche, dont un des avatars est le Pacte budgétaire européen. Véritable ceinture de chasteté budgétaire, il est le reflet d'une vision de l'économie politique automutilatrice. Entré en vigueur en 2013, il gravait durablement dans le marbre le principe d'austérité budgétaire, dont la collectivité paie à présent le prix douloureux. Celle d'un désinvestissement public chronique dans les soins de santé, malgré une démographie vieillissante, qui prend l'ensemble de la population belge en otage.

Que des erreurs de communication politique soient commises dans la gestion de la crise est probablement inévitable, voire

excusable. La lasagne institutionnelle belge n'y aide pas. Ce qui ne justifie pas d'opérer sur le mode de l'infantilisation. La conférence de presse de Sciensano du 7 octobre dernier, où Yves Van Laethem nous exposait le guide du parfait « hôte », restera dans les annales. Le gouvernement s'invite désormais dans notre cuisine, notre salon, salle à manger, toilette. Bref, notre espace privé, intime. De façon symptomatique, s'il insiste sur l'importance de fournir du gel hydroalcoolique à table et une enveloppe pour le masque, il omet singulièrement de se prononcer sur l'importance d'avoir une alimentation saine, équilibrée, variée, pour fortifier son système immunitaire. Le béaba pour ne pas tomber dans la catégorie des personnes « vulnérables », sachant que les patients atteints d'antécédents cardio-vasculaires, d'obésité, les diabétiques, sont susceptibles de développer des formes graves de la maladie.

Pourquoi, dans ce contexte, un plan d'action national contre la malbouffe, en réponse à la crise sanitaire, n'est pas à l'agenda des ministres ? Comme le rappelle la Commission européenne, dans sa Stratégie « De la ferme à la table » (mai 2020) : « Plus de 950.000 décès (1 sur 5) et plus de 16 millions d'années de vie en bonne santé perdues dans l'Union en 2017, principalement en raison de maladies cardiovasculaires et de cancers, étaient imputables à des régimes alimentaires peu sains<sup>6</sup>. Et d'ajouter : « L'obésité gagne du terrain. Plus de la moitié de la population adulte est aujourd'hui en surpoids ce qui contribue à une prévalence élevée des maladies liées à l'alimentation (y compris différents types de cancer) et occasionne des dépenses de santé à l'avenant ». En clair, c'est l'affaiblissement du système immunitaire qui fait exploser, par le principe des vases communicants, la catégorie des « personnes vulnérables » à protéger. Pourquoi donc les médias, qui nous matraquent au quotidien avec les chiffres sur la mortalité du Covid-19, ne le font-ils pas également au sujet du cancer (soit 9 millions de décès par an dans le monde), autre facteur de co-morbidité ? Ce qui apporterait un éclairage nouveau à la population sur les défis majeurs à relever en termes de santé publique, selon une approche holistique, où l'enjeu est d'attaquer le mal à la racine.

De la même façon, dans la campagne gouvernementale « Une équipe de 11 millions », on est en droit de s'étonner que la pratique d'une activité physique, telle que la marche, le jogging ou le vélo, durant laquelle on peut respirer à pleins poumons, ne figure pas dans les fameuses « règles d'or », quand bien même l'alimentation saine et la pratique d'une activité physique constituent l'alpha et l'oméga d'une approche préventive de la santé.

Plus globalement, rappelons que l'Agence européenne de l'environnement signalait, dans son rapport du 8 septembre dernier, que la pollution tue des centaines de milliers de personnes chaque année en Europe, soit 13% des décès. Et de souligner que l'émergence de la pandémie de coronavirus doit faire réfléchir à l'impact de la dégradation de l'environnement sur la santé humaine. Logiquement, dès lors que les autorités publiques justifient les mesures draconiennes de privation de liberté au motif que la santé est une priorité absolue, cette question devrait faire la Une de l'actualité politique, dans le souci d'une approche globale et multidisciplinaire de la protection de celle-ci. Or, il n'en est rien. Comme si les dirigeants politiques étaient frappés de cécité, le nez dans le guidon, gérant l'épidémie à la petite semaine, sans vision.

Les incessants tours de vis : Franck Vandenbroucke, ministre de la Santé, les justifie « pour ne pas avoir de morts sur la conscience ». En mésestimant lourdement l'ampleur des dégâts socio-économiques et psychologiques collatéraux, il contribue à détruire la société. Oubliant, pour paraphraser Renaud Girard, co-auteur du livre *Quand la psychose fait dérailler le monde*, que l'homme n'est pas qu'un être sanitaire. Il est aussi un être social, un être économique, un être culturel, un être spirituel.

**Inès Trépart,**  
politologue, autrice d'essais sur la politique européenne.

1. <https://www.7sur7.be/monde/le-marc-van-ranst-suedois-on-ne-pourra-pas-eradiquer-le-virus-meme-avec-un-vaccin-il-va-falloir-apprendre-a-vivre-avec-a53c0ba6/?referrer=https%3A%2F%2Fwww.google.com%2F>
2. Chronique de Xavier Zeegers, « Quand la raison recule », parue dans *La Libre Belgique*, 25 septembre 2020.
3. Crf. Interview de Rudy Vervoort, l'invité de *Matin Première*, 26 août 2020.
4. Conseils sur le port du masque dans le cadre de la COVID-19 : Orientations provisoires, pp.7-10. [https://apps.who.int/iris/bitstream/handle/10665/332448/WHO-2019-nCov-IPC\\_Masks-2020.4-fre.pdf](https://apps.who.int/iris/bitstream/handle/10665/332448/WHO-2019-nCov-IPC_Masks-2020.4-fre.pdf)
5. Interview du Premier ministre donnée dans *La Libre Belgique*, 24-25 octobre 2020.
6. Page 15. Pôle scientifique de l'UE: <https://ec.europa.eu/jrc/en/health-knowledge-gateway/societal-impacts/burden>.

# Confinements de la liberté d'expression

*Nous y voici donc... au deuxième confinement, annoncé depuis des mois. Certains esprits chagrins prédisaient : « On n'y coupera pas, on n'est pas assez disciplinés, on n'est pas comme les Allemands... » Mais voici que toutes les nations européennes reconfinent, y compris l'Allemagne, avec peut-être un sentiment de s'être à nouveau fait dépasser par le virus. Certes, ce deuxième confinement est un peu plus souple que le premier, qui fut brutal, inédit et arbitraire, mais il fait toujours apparaître de cruelles inégalités de traitement, selon nos situations professionnelles et sociales. Je vous propose d'explorer différents points de vue.*



Illustration: Julie Dall'Arche

Celui du virus, tout d'abord. Celui-ci devait rentrer chez lui bien sagement, comme le font tous les virus habituels. Après une première tournée mondiale retentissante au printemps, son producteur nous offre un *come-back* automnal triomphal. Le froid lui est favorable, comme la grippe hivernale. La question qui se pose maintenant n'est plus « *Quand pourrons-nous reprendre une vie normale ?* » mais « *Quand serons-nous enfin débarrassés de ce virus ?* ». Ce qui devait durer quelques semaines ou quelques mois risque bien de prendre plusieurs années. Le provisoire prend des allures de définitif, comme nous savons si bien le faire en France. Alors dans ces conditions, nous pouvons nous questionner sur l'avenir. Par exemple, assisterons-nous à la disparition de deux rituels sociaux très fortement ancrés : la poignée de main et la bise ? Que deviendra la place du corps, dans nos sociétés marquées par cette distance entre les corps ? Le virus s'attaque aux vieux, aux pauvres, aux handicapés... mais pas aux enfants (je reprends ici mes 4 catégories d'exclus du Progrès<sup>1</sup>). Il fait son travail de sélection naturelle, et fait apparaître les différences de traite-

ment national : il fait moins bon être pauvre dans l'Amérique de Trump qu'en Europe.

Du point de vue de la décroissance et de l'écologie, on pourrait dire que « *le virus fait du bon boulot* » : une réduction significative des voyages en avion et du tourisme de masse, moins de déplacements en automobile, et sans doute un anéantissement prévisible du point d'orgue consumériste annuel : Noël. « Moins de biens » certes, mais moins de liens également.

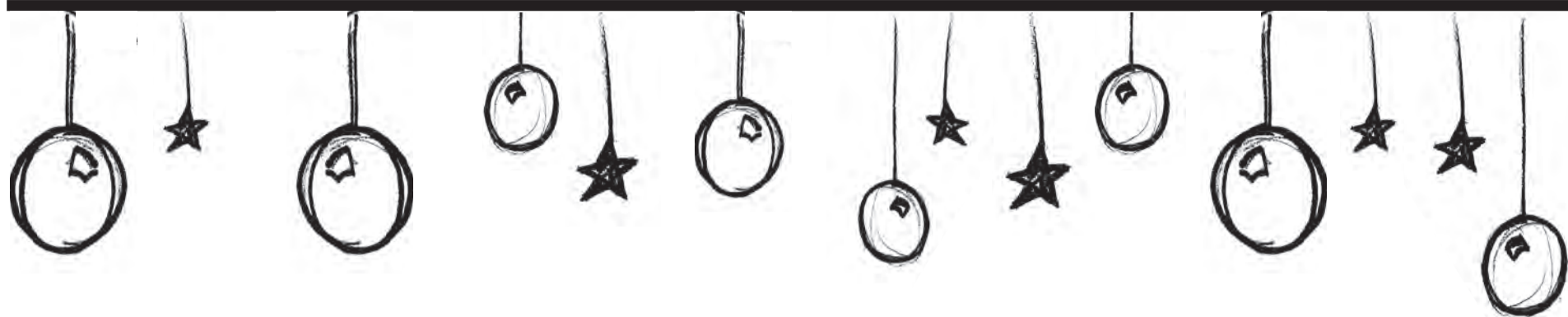
Du point de vue de l'économie, l'inégalité de traitement apparaît à nouveau, en faveur des GAFA (Amazon est resté longtemps ouvert en France, tandis que les librairies de quartier étaient fermées), et au détriment des commerces indépendants. Que Dieu me préserve de toute pensée complotiste... y aurait-il un plan mondial, le Great Reset du WEF (World Economic Forum) par exemple, qui serait là pour nettoyer l'économie mondiale de tous ses acteurs archaïques – tels que les libraires de quartier, les drogueries, les cordonniers – comme on le fait avec le

contrôle technique visant à éliminer les automobiles douteuses, les bagnoles des pauvres ? Ou au contraire, comme le fondateur du WEF, Klaus Schwab, le prétend : réduire les inégalités sociales et entre pays, pour réduire les tensions sociales et les risques de violences et de guerres ?

## L'AFFAIRE SAMUEL PATY

Et voici que la violence est à nouveau médiatisée par le Spectacle. Samedi 17 octobre, en prenant de l'essence sur une aire d'autoroute, j'apprends par la radio qu'un professeur a été « *décapité par ses élèves* » pour avoir illustré la question de la liberté d'expression avec les caricatures de Mahomet.

Une semaine plus tard, le hasard veut que je me sois retrouvé malgré moi parmi la foule rassemblée sur la place centrale de Moulins, ville dont était originaire le professeur, Samuel Paty.



L'émotion était bien sûr au rendez-vous. Mais qu'en est-il de la pensée ? Dans cette période de repli individualiste et consumériste, cette période de confinement, quel lieu peut permettre aujourd'hui de parler et de penser à propos d'un tel sujet ? En fouillant un peu<sup>2</sup>, on apprend que le professeur a eu des différends avec une élève, régulièrement absente, exclue du collège, absente le jour de la présentation des caricatures en classe, qui s'est ensuite vengée en se plaignant auprès de son père, qui à son tour a propagé des informations fausses sur les réseaux sociaux. Au lieu d'être respectée, l'intimité des classes à l'école est manipulée et diffusée sur le net, chambre d'amplification de la violence. À partir de là, comment s'étonner d'une telle confusion et de tels débordements ? On apprend que ces informations diffusées sur internet ont motivé le tueur, un islamiste radicalisé, à choisir sa cible. Il ne s'agissait donc pas des élèves, contrairement à ce qui a été relayé précocement par Autoroute Info. La principale du collège a reçu le père de l'élève, accompagné d'un prédicateur douteux. Quelle confusion ! Et au lieu de soutenir Samuel Paty, de provoquer une confrontation avec les parents d'élèves, ou d'envisager une protection policière, a proviseur et le rectorat ont utilisé la politique habituelle du « *Surtout pas de vague* », la politique de la lâcheté administrative, diffusant des mails rédigés en novlangue, qui n'ont trouvé aucune application dans les faits. Un peu partout en France, la tension augmente entre les élèves indisciplinés, les parents victimes d'un sentiment d'exclusion sociale ou ethnique, et les profs, figures d'autorité, désavoués et exposés à la vindicte populaire sur les réseaux sociaux. Malheureusement, cette affaire nationale intervient peu de temps avant la célébration de la naissance du prophète Mahomet, ce 29 octobre, fête populaire pour le monde musulman. Résultat, l'affaire Paty prend des proportions de polémique internationale, provoquant de nombreuses déclarations anti-françaises à l'étranger, au point de mettre en danger nos ambassades et nos ressortissants, au point que notre Président monte au créneau et aille s'expliquer (habilement ou maladroitement ?) sur la chaîne Al Jazeera et se retrouve personnellement menacé par Al-Qaïda. Droit à la caricature, face au droit de tuer quiconque insulte le Prophète<sup>3</sup>.

Malheureusement dans cette affaire, nous n'assisterons ni au procès de l'école publique – incapable de garantir l'intimité des salles de classe, de protéger les professeurs, et de gérer la relation avec les parents d'élèves – ni au procès des réseaux sociaux, Instagram, Snapchat, etc. La modération est bien faible sur ces plateformes d'hébergement, laissant libre cours aux pulsions mortifères, et servant de formation par correspondance aux futurs djihadistes, depuis la province d'Idlib, en Syrie. Les commentaires laissés sur internet montrent que de nombreux élèves et leurs parents ne comprennent pas la différence entre un site internet qui divulgue publiquement des informations privées et la réalité, où les informations privées restent privées. Les réseaux sociaux leur semblent être un prolongement naturel de la réalité. Pourquoi s'en étonner lorsque le langage se réduit aujourd'hui à un babillage infantile fait de « *C'est cool* », « *Trop bien* » ou « *Même pas peur* » ? Nous récoltons ce que nous avons semé : la généralisation d'outils de communication favorisant l'image et le texte court, support de l'émotion et de l'impulsivité, au détriment des lieux de parole et de confrontation modérée, donnant leur place à la pensée et au discernement. Comme l'écrivait Jean Dutourd, « *L'humanité infantile du III<sup>e</sup> millénaire a les insuffisances et les vices des enfants : crédulité, amoralité, lâcheté, ignorance, goût de la violence, esprit grégaire, etc.*<sup>4</sup> »

## LA LIBERTÉ D'EXPRESSION À L'ÉCOLE

Le sujet qui m'intéresse, c'est la liberté d'expression. S'il y a bien un lieu où l'on s'en préoccupe, c'est ici, dans les lignes de Kairos. Alors, est-il question de liberté d'expression ? De liberté de la presse ? Ou plutôt de liberté de la presse dominante, cette presse qui a fait enfler la polémique des caricatures pour vendre ? Peut-on imposer de force une liberté d'expression à des gens qui n'en veulent pas, et ne veulent pas en entendre parler ? Le programme ministériel a pour ambition d'apporter une édu-

cation morale et civique aux élèves de 4<sup>e</sup> (environ 13 ans), en abordant les « libertés fondamentales » : liberté de conscience, d'association, d'expression et de presse. Mais cette morale, ce civisme, ces libertés sont-elles toujours partagées avec les familles ? Elaboré dans des conditions peu démocratiques, sous l'influence des lobbies, ce programme n'est pas non plus adapté à la réalité. La gym, la musique, le dessin, l'histoire... deviennent des matières dangereuses. Pour illustrer la liberté d'expression auprès des préadolescents, pourquoi avoir choisi ce sujet, les caricatures, qui remet en cause les croyances religieuses et intervient plus sur le plan du pouvoir politico-médiatique que dans le champ de la liberté d'expression individuelle ?

En 2005, lors de la révolte des banlieues, suite aux provocations policières et à la politique du ministère de l'Intérieur, Nicolas Sarkozy (qui préparait déjà sa candidature à la présidence), un petit recueil avait été publié, *Une révolte en toute logique*<sup>5</sup>, dans lequel des élèves de collège prenaient la parole et tentaient de mettre en commun ce qu'ils comprenaient des événements. C'était intelligent, avec un travail en petit groupe et restitution. C'était selon moi un bon exemple de pédagogie et de liberté d'expression. Samuel Paty a choisi d'illustrer la liberté d'expression en projetant en classe des caricatures de Mahomet, issues d'une polémique médiatique ancienne, quitte à proposer aux élèves incommodés de détourner les yeux ou de sortir le temps de la projection. Il n'avait sans doute pas mesuré l'impact sur les parents d'élèves, apparemment plus choqués que leurs enfants, interprétant la sortie de classe comme une exclusion discriminatoire, ou la représentation de la nudité comme un exhibitionnisme pédophile. Qui pouvait imaginer que cette pédagogie allait s'avérer mortelle ? C'est l'ensemble du corps enseignant qui peut trembler aujourd'hui. Le moindre faux pas et vous voici la cible d'une Fatwa ? Pourtant, nous le savons, lorsque la parole ne circule plus, c'est la violence qui prend le relais, et fait « parler les armes ». Le père de l'élève, incapable, semble-t-il, d'éduquer sa fille, refusait de rencontrer le prof, qu'il qualifiait de « *voyou* » et de « *malade* ». Le père et la fille, convoqués pour une audition au commissariat, ont également refusé de se présenter. Refus de la parole, refus de l'Autre, refus de la Loi. Brahim C. est aujourd'hui incarcéré. Le prédicateur et plusieurs autres personnes sont mises en examen pour « *complicité d'assassinat terroriste* ».

Comme Patric Jean l'a déjà montré en 2003 dans son film *La raison du plus fort*, l'école républicaine fonctionne à deux vitesses, selon qu'on se trouve en banlieue pauvre ou dans les quartiers aisés qui ont accès à la culture. L'école obligatoire en France vient du projet colonialiste de Jules Ferry : il fallait à l'époque instruire les petits blancs pour encadrer les peuples dominés dans les colonies ; il fallait anticiper l'exode rural et former des fonctionnaires. Qu'en est-il aujourd'hui de l'Enseignement, dans une France où les postes d'encadrement disparaissent ou ne restent que des *bullshit jobs*, proches des tâches automatisables ? Après tout, pourquoi offrir la liberté de pensée à des enfants oméga<sup>6</sup> qui seront destinés à accompagner les robots des GAFAs et devraient apprendre à détester l'odeur des roses plutôt que de lire Ronsard ? « *C'est donner des perles aux pourceaux* », aurait dit ma grand-mère. Mais non, la France s'obstine. Elle regarde son passé et souhaite toujours offrir une égalité de traitement, un idéal de citoyen qui décide ou non de s'emparer de ce que la république lui offre. La France est généreuse, idéaliste, et en même temps méprisante, empêtrée dans ses contradictions, et son incompétence d'État, son incompétence administrative.

## CHARLIE ET LES CARICATURES

Fidèle à sa ligne éditoriale, *Charlie Hebdo* republie les caricatures du prophète (septembre 2020). Pourquoi réchauffer cette affreuse polémique, qui réanime un réseau sémantique très lourd : « *Danemark, caricatures de Mahomet*, *Charlie Hebdo, attentat islamiste* » ? En détaillant un peu plus : le racisme notoire des Danois (et des Suédois) ; la polémique médiatisée des caricatures de Mahomet, publiées en France par *Charlie Hebdo*, largement reprise par la presse dominante ; et la rédaction de *Charlie Hebdo*, victime d'un effroyable attentat (2015), parce que

lâchée depuis longtemps par le système politico-médiatique... de l'aveu d'un survivant, Philippe Lançon, dans son roman *Le lambeau*<sup>7</sup>.

On peut situer ce lâchage progressif depuis la nomination de Philippe Val le tyran à la direction du journal (2004), l'affaire des caricatures (2006), et le licenciement abusif de Siné<sup>8</sup> (2008). On notera au passage l'empressement de Philippe Val<sup>9</sup> à flatter le Prince, et en récompense obtenir sa nomination à la direction de France Inter (2009). Mais si on s'intéresse un peu plus aux détails, pourquoi Siné s'est-il fait virer par son rédacteur en chef qui avait pourtant approuvé son papier ? Parce que Siné a eu l'impudence de critiquer le Prince et d'ironiser sur son fils, Jean Sarkozy. « *Il vient de déclarer vouloir se convertir au judaïsme avant d'épouser sa fiancée, juive et héritière des fondateurs de Darty. Il fera du chemin dans la vie, ce petit !* » Est-ce un hasard si le président Sarkozy a ouvert, aux marques de la grande distribution, la possibilité de faire de la pub à la télé, ce qui leur était interdit depuis les années 1970 (et ce qui nous vaut depuis des pubs merdiques rivalisant de vulgarité) ? Juste renvoi d'ascenseur ? On peut se moquer des musulmans et les chatouiller sur un sujet sensible, leur iconoclasme, l'interdiction de représenter le prophète sous forme graphique (c'est pour cette raison qu'il n'y a aucune peinture ou sculpture religieuse dans les mosquées, contrairement à nos églises), encore moins sous forme de caricature..., mais on ne peut pas toucher à certains sujets. Dieudonné l'a fait avec les colons israéliens, Siné l'a fait avec la famille Darty et avec le fils Sarkozy. Nous avons vu ce qu'il en coûte.

Alors, si on veut aborder la question de la liberté d'expression à l'école, pourquoi ne pas travailler sur des sujets qui remettent en question le discours hégémonique ? Et utiliser le sentiment de honte comme moteur philosophique : le traitement médiatique d'affaires honteuses (la révolte des banlieues en 2005, les Gilets jaunes), ou des périodes honteuses de l'Histoire de France : l'affaire Dreyfus et la Commune de Paris (1871) ?

Mais est-ce possible en classe de 4<sup>e</sup> ?

Olivier Rouzet  
Essayiste et psychotérapeute



- Olivier Rouzet, *Panne d'ascenseur dans le social*, Libre & solidaire, Paris, 2019.
- Ilyes Ramdani et Matthieu Suc, « Conflans : le récit des 15 jours qui ont conduit à la tragédie », *Mediapart*, 27 octobre 2020.
- « Al-Qaïda menace Macron et appelle à tuer quiconque insulte le prophète », *L'Obs*, 2 novembre 2020.
- Jean Dutourd, *Le Siècle des Lumières éteintes*, Plon, Paris, 2001.
- Collectif États d'urgence, *Une révolte en toute logique. Des banlieues en colère. Novembre 2005*, Association L'Archipel des Pirates, 2005.
- Aldous Huxley, *Brave New World*, Chatto and Windus, Londres, 1932. Traduction *Le meilleur des mondes*, Pocket, Paris, 2013.
- Philippe Lançon, *Le lambeau*, Gallimard, Paris, 2018.
- <https://www.acrimed.org/+Philippe-Val-+>
- On lira avec plaisir le recueil de Sébastien Fontenelle (PDF gratuit), *Même pas drôle, de Charlie Hebdo à Sarkozy*, Ed. Libertalia, Paris. <<https://www.editionslibertalia.com/catalogue/a-boulets-rouges/Meme-pas-drole>>
- « *Charlie Hebdo condamné pour le licenciement abusif du dessinateur Siné* », *Le Monde*, 10 décembre 2010.

# Le leurre de la diversité médiatique

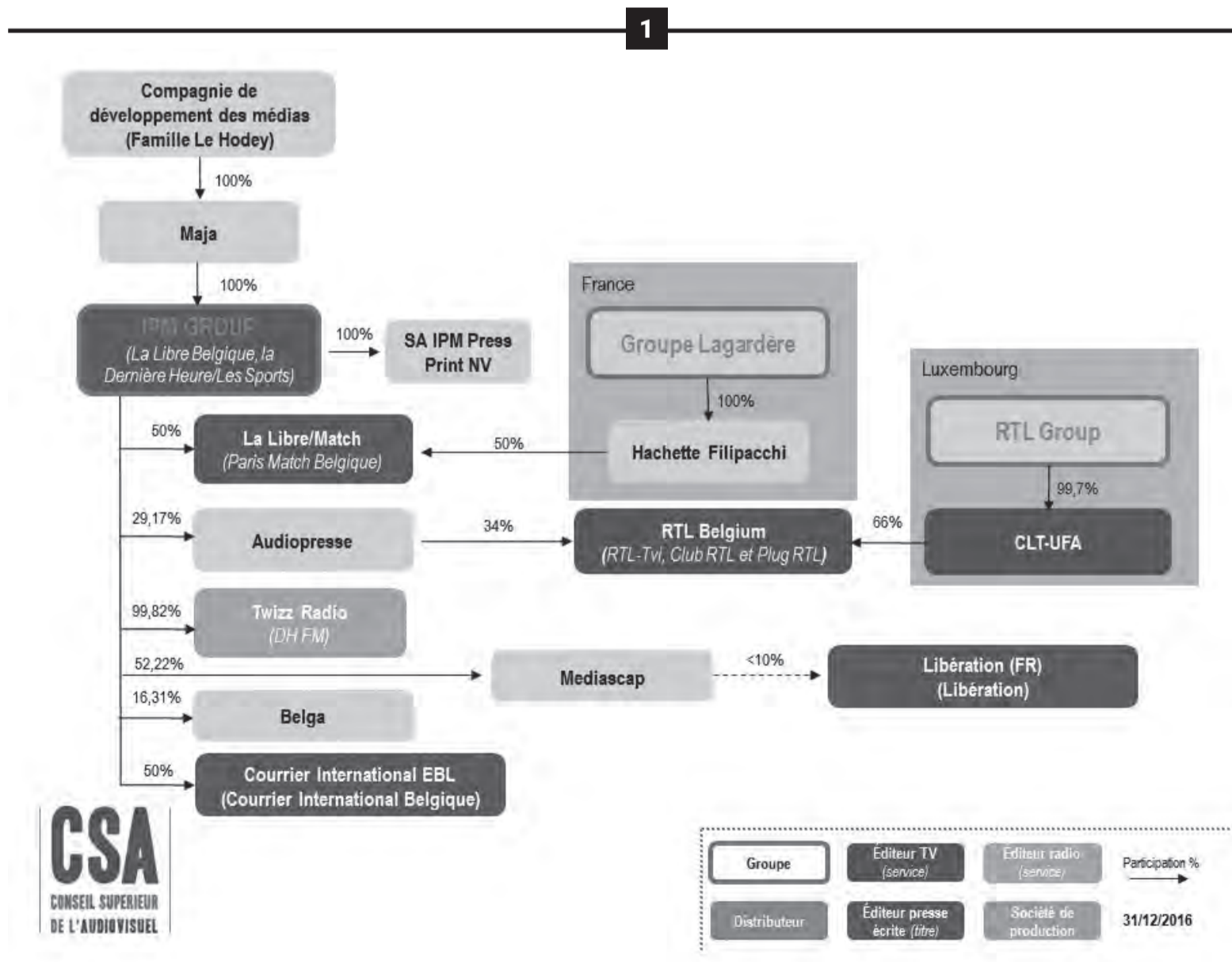
Les divers titres et chaînes donneraient à eux seuls la preuve de la diversité médiatique, sans qu'il faille pousser la réflexion plus loin : « s'il y en a beaucoup, c'est que c'est différent ». CQFD ? Pour ces mêmes médias, la réponse va de soi. Mais pour les politiques ? Aussi. Analyser la présence médiatique lors des conférences de presse suivant les Conseils nationaux de sécurité révèle pourtant une toute autre réalité : les divers « marques » médias<sup>1</sup> appartiennent à une petite poignée de groupes de presse qui, tous, propagent une seule et même idéologie. Bienvenue dans le règne de la pensée unique, qui ne présage aucun « monde d'après » si on ne met pas sur pied un contrôle démocratique de l'information.

Entre mars et juin, la liste que nous a remise le gouvernement dans le cadre de notre procès pour entrave à la liberté de la presse (celui-ci refusant notre présence depuis plus de 7 mois), montre que 16 « grands médias » sont présents lors des conférences de presse qui font suite au Conseil national de sécurité. Il s'agit de *La Libre*, *La DH*, *LN 24*, *Belga*, *VTM*, *RTBF*, *VRT*, *Le Soir*, *Sudpresse*, *De Standaard*, *Knack*, *Het Nieuwsblad*, *RTL*, *L'Avenir*, *L'Echo*, *Kanaal Z/Canal Z*.

## 16 MÉDIAS DIFFÉRENTS, ISSUS DE 5 GROUPES DE PRESSE

En établissant la propriété de ces différents médias, la diversité s'érode déjà fortement, puisqu'on passe de 16 à 5 :

- 1** La Libre et La DH appartiennent au même groupe : IPM<sup>2</sup>, ce qui explique que lors des conférences de presse, un même journaliste représentait parfois les deux médias.
- 2** Le groupe Rossel est, notamment, propriétaire de *Sudpresse*, *Le Soir*, *L'Écho*, *Belga*.
- 3** Le groupe Roularta possède *Kanaal Z/Canal Z*, *Knack*, *VTM*. Par ailleurs, ce groupe se partage à part égale avec Rossel (50% chacun) la propriété de *Mediafin*, et est également détenteur du *Vif/L'Express*.
- 4** *L'avenir*, un peu « à part » puisque les principaux actionnaires sont la province de Liège et 74 communes wallonnes (plus une flamande et une bruxelloise), appartient au groupe Nethys, bien connu en Belgique pour ses scandales.
- 5** Le Groupe Mediahuis (Corelio) est propriétaire de *Het Nieuwsblad*, *De Standaard* (mais aussi de *Het Belang Van Limburg* notamment) et a des participations dans de nombreuses entreprises.



Les Groupes IPM, Rossel, Roularta, Nethys et Mediahuis (Corelio) possèdent donc ensemble 13 des médias: La Libre, RTL, La DH (IPM) ; Belga, *Le Soir*, *Sudpresse*, *L'Écho* (Rossel) ; VTM, *Knack*, Kanaal Z/Canal Z (Roularta) ; *De Standaard*, *Het Nieuwsblad* (Mediahuis) ; *L'Avenir* (Nethys), qui étaient présents lors de la plupart des conférences de presse faisant suite aux conseils nationaux de sécurité.

RTL Belgium, propriété d'IPM, est au cœur de participations croisées et est également indirectement liée à Rossel..., comme Belga est liée à IPM, actionnaire à hauteur de 16% de l'agence et à RTL, via Audiopresse. L'agence Belga qui, présente à chaque conférence de presse suivant le CNS, n'est pas un média à proprement parlé, mais fournit en images et textes les autres médias, et compte parmi ses clients les gouvernements<sup>3</sup>.

## LES PARTICIPATIONS CROISÉES ET LES MULTIPLES SIÈGES DANS LES CA

Les graphiques laissent à eux seuls voir les jeux de participations croisées des différents médias, dont l'un possède l'autre via une structure intermédiaire qui elle-même est la propriété des différents groupes. Les administrateurs eux-mêmes siègent dans les conseils d'administration des autres groupes ou organisations qui y sont liés. Dans le Conseil d'administration de RTL, on retrouve par exemple Bernard Marchant (CEO de Rossel) et Patrice Le Hodey (propriétaire, avec la famille Le Hodey, du groupe IPM) ; au CA de Belga, on retrouve Philippe Delusinne (administrateur délégué de RTL), Bernard Marchant (Rossel), François Le Hodey (IPM) ; dans le groupe Mediahuis, on retrouve Thomas Leysen (IPM) en tant que président du CA, Bruno de Cartier d'Yves (*L'Avenir*, RTL, Audiopresse). Etc.

## RTBF ET LN24

Demeurent trois médias qui n'appartiennent à aucun groupe de presse<sup>4</sup>.

- LN24, lancée le 2 septembre 2019 à 20h00 en direct du Parlement de Bruxelles-Capitale. Après à peine un an d'existence le gouvernement considère déjà la chaîne comme « un grand acteur du paysage médiatique belge ». Peut-être parce que ses co-fondateurs, Joan Condijs et Martin Buxant, ont de bons contacts : le premier est l'ancien rédacteur en chef de *L'Écho* ; le second est passé par *La Libre*, ami de l'ancien rédacteur en chef Francis Van de Woestyne, chroniqueur à *L'Écho*, journaliste pour la matinale de Bel-RTL, en 2014 dans une émission politique de RTL, journaliste au *Morgen*. L'homme a des relations.

Le coronavirus aura permis à LN24 d'augmenter considérablement son audience<sup>5</sup>, ayant été par ailleurs accueilli à toutes les conférences de presse suivant les CNS (contrairement à la RTBF ou la VRT notamment). Pas beaucoup d'informations sur la société LN24 sur le site du CSA<sup>6</sup>. Sur Wikipedia, on trouve que cette dernière a comme partenaires Belfius, Ice-Patrimoniaux (la société d'investissement de Jean-Pierre Lutgen, le frère de l'autre, qui possède Ice Watch), Besix et Giles Daoust (administrateur délégué de Daoust et *Title Media*) qui ensemble mettront 4,2 millions € dans le capital de départ ; le reste sera complété à parts égales par les trois fondateurs (dont le dernier s'est retiré) depuis : Joan Condijs, Martin Buxant et Boris Portnoy<sup>7</sup>.

- RTBF : on sait les conflits d'intérêt qui traversent la chaîne publique, dont le CA est constitué par les représentants des principaux partis politiques du paysage francophone : MR, PS, Ecolo, cdH..., le PTB faisant exception avec ses deux membres. L'administrateur général, Jean-Paul Philippot, a des amis bien placés et le bras long<sup>8</sup>, lui dont avait été révélé le salaire, supérieur depuis 2014 à celui fixé par la Fédération Wallonie-Bruxelles. La « lanceuse d'alerte » a depuis été renvoyée, la décision ayant été actée par le CA<sup>9</sup>. Le dossier serait toutefois bien plus lourd et les actes reprochés au patron nombreux. Silence pourtant depuis : le licenciement sonnera comme un avertissement pour ceux qui pourraient à l'avenir nourrir de telles velléités...

Par ailleurs, la Régie des Médias Belges, deuxième régie publicitaire au Sud du pays, détenue à 99,98% par la RTBF<sup>10</sup>, commercialise les principaux espaces publicitaires, des chaînes TV, radio et des sites internet liés aux médias. Parmi ceux-ci : La Une, La Trois, LN24, AB3, NRJ, Be Tv, RTBF Auvio, RTBF.be, La Première.be, Vivacité, Classic 21, Musiq 3, RTBF.be, Cinebel... Cela crée inévitablement des liens avec ceux qui en sont les propriétaires, j'ai nommé les groupes décrits plus haut.



Illustration: Olivier Spinewine

## ET L'AJP DANS TOUT CELA ?

L'Association des Journalistes Professionnels, censée défendre les journalistes, que fait-elle, mais surtout, qui représente-elle ? Il est intéressant d'aller voir les membres qui composent son Conseil de direction : son président représente Belga, sa vice-présidente *Le Soir*, son secrétaire la RTBF, le Trésorier *L'Avenir*, les autres sont issus de la RTBF (3), *L'Avenir* (1), Belga (1), Persgroep (1) No Tele (1), BRF (1), RTC Télé Liège (1), RTL (1), ou sont indépendants (6)... mais dépendent des médias *mainstream* pour leur rémunération.

Ceux censés nous représenter et nous défendre sont donc majoritairement issus du monde des médias dominants, ceux-là mêmes que les services de presse gouvernementaux nomment « les grands acteurs médiatiques du paysage belge », dont certains qualifient toutes voix dissidentes de « complotistes »<sup>11</sup>... Ce qualificatif de « grand » ne sert-il tout simplement pas à occulter le processus de cooptation qui permet à un média de devenir grand, qui une fois qualifié ainsi bénéficiera de certaines prérogatives qui ne le pousseront pas à mordre la main du maître. Une fois entré dans le cercle, on ne crache pas dans la soupe et on ne critique pas celui qui vous a fait entrer. Dans nos sociétés, « grand média » signifie « média du pouvoir ».

## « GRANDS MÉDIAS » ET « GRANDES » FAMILLES

De Persgroep, possède 50% de Mediafin, 50% de Mediaalaan, 100% de De Persgroep Publishing SA. Mediafin SA qui édite De Belegger, De Tijd, L'Echo, L'Investisseur, et lecho.be fait partie du Groupe Roularta. Mediaalaan SA qui édite Anne, Joe FM, KADET, Q-Music, Q2, Q2 HD, Vitaliteit, Vitaya, VTM, VTM HD, VTM Kids, VTM Kids Jr., et VTM KZoom fait partie du Groupe Roularta De Persgroep Publishing SA possède 7sur7.be, De Morgen et Het Laatste Nieuws. De persgroep est la propriété de la famille Van Thillo, 15<sup>ème</sup> fortune belge, avec € 1.629.240.000. Lorsque l'affaire KB Lux a pris fin en 1996, Herman Van Thillo sera identifié par le tribunal comme l'un de ses plus importants clients privés.

De Persgroep, c'est donc un peu Roularta, via Mediafin et Mediaalaan. Mais Roularta c'est aussi un peu De Persgroep, les deux étant les principaux actionnaires de la chaîne commerciale VTM. Roularta, qui appartient à la Famille Clays (327<sup>ème</sup> fortune belge) et De Nolf (112<sup>ème</sup> fortune belge),

Le Groupe Rossel possède 50% de Mediafin, lequel est donc la propriété à parts égales de De Persgroep et de Rossel. *Le Tijd* et *L'Écho* par exemple, c'est donc Rossel mais aussi un peu Roularta. Rossel, c'est aussi Club RTL, RTL Belgium SA, Plug RTL, RTL.be/videos, RTL Belgium SA, RTL à l'infini, RTL Belgium SA, radio contact, radio mint, Cobelfra<sup>12</sup>, 7 Dimanche, Les Éditions urbaines SA, De Belegger, Sud Presse (*La Capitale*, *La Meuse*, *La Nouvelle Gazette*, *La Province*, *Nord Eclair*, et *Sudpresse.be*), Les Éditions du Hainaut SA (Les différentes éditions du *Vlan*). Le groupe Rossel appartient à la famille Hurbain. 136<sup>ème</sup> fortune belge avec € 169 471 000<sup>13</sup>.

Le groupe Mediahuis (ancien Corelio) (*De Standaard*, *Het Nieuwsblad*, *Nostalgie*...) possède avec d'autres groupes, un peu de Belga, un peu de RTL qui, dans un montage digne des entreprises du Bel20 ou du Cac40, rachète, acquière, reprend, en gros : concentre. Mediahuis Partner SA, propriété de Thomas Leysen (373<sup>ème</sup> fortune belge), possède 50,6% de Mediahuis ; Concentra, qui en détient 32,7% fait partie du groupe Mediahuis.

Reste IPM, détenu entièrement par la famille Le Hodey (438<sup>ème</sup> fortune belge).

On ne s'étonnera dès lors guère de la façon dont cet été *La Libre* et *Paris Match* (IPM), ainsi que *Le Soir* (Rossel), ont fait l'éloge de l'ancienne Première ministre<sup>14</sup>. On vend des politiques comme on vend un produit.

Alexandre Penasse

1. Comme les appellent les groupes de presse, à l'instar d'IPM ou Rossel. <http://www.rossel.be/marques>, <https://www.ipmgroup.be/marques>.
2. Qui possède notamment également, en termes de médias, Cinebel, *Le Courrier international* en partenariat avec le groupe français *Le Monde*, *Paris Match Belgique*. <https://www.ipmgroup.be/categorie-marques/medias>
3. <http://www.belga.be/fr/belgagov/>
4. Nous n'évoquerons pas ici la VRT, pendant flamand de la chaîne publique francophone RTBF.
5. <https://rmb.be/fr/actualites/377-record-historique-pour-ln24>
6. <https://www.csa.be/societe/ln24-sa>
7. Voir [https://fr.wikipedia.org/wiki/LN24#cite\\_note-11](https://fr.wikipedia.org/wiki/LN24#cite_note-11)
8. <https://www.kairospresse.be/article/jean-paul-philippot-maillon-fort-dune-chaîne-publique-gangrene>
9. <https://plus.lesoir.be/321670/article/2020-08-28/salaire-de-philippot-la-rtbf-licencie-la-lanceuse-dalerte>
10. <https://rmb.be/fr/qui-sommes-nous/structure-equipes>
11. <https://www.kairospresse.be/article/les-chiens-attaquent-episode-3-en-plein-direct-la-journaliste-parle-de-notre-question-complotiste-du-15-avril/>
12. <https://www.csa.be/societe/cobelfra-sa>
13. <https://derijkstebelgen.be/vermogen/famille-hurbain>
14. <https://www.kairospresse.be/article/la-libre-sophie>

# Un peu de lait tiède dans le thé brûlant ?

*Un texte pour s'éloigner un peu de l'actualité brûlante : le tempo de l'information, très intense, mérite que Kairos prenne aussi le temps de la distance. David Tong se propose de prendre un peu de hauteur (en dépit de son mètre 66) sur une image, une citation, un concept... Et d'en questionner la signification. Ce mois-ci, comme il fallait s'y attendre, il nous parle de la « distanciation » dite « sociale ».*

## DISTANCIA... QUOI ?

L'étymologie est parfois bien utile. Le terme « distanciation » provient – on ne s'en doutait pas du tout – du substantif « distance », lui-même provenant du latin *dis* (en sens opposés, en tout sens) et *stare* (se tenir debout, être). La distance serait donc à la base le fait de se trouver soit à des endroits différents, soit d'être de natures différentes. À tel point que le verbe signifie à la fois « être séparé » mais aussi « être différent », parfois dans des textes philosophiques. La distance est donc un état, une caractéristique, pas tellement bien vue si on en juge par l'adjectif « distant-e », qui signifie que l'autre maintient de l'espace, symbolique ou réel, entre lui et nous. Il marque sa différence, il imprime son état autre sur la relation qu'on entretient avec lui. Ainsi que nous renseigne le suffixe « -tion », la distanciation consiste en un processus dynamique, de mouvement, qui permet de prendre de l'espace, le large, la distance, et donc de marquer progressivement la distance et le lien comparatif avec l'autre. Fort bien.

Allez donc savoir pourquoi, le terme nous revient dans la tronche. Pourtant, en termes artistiques, par exemple chez Brecht, l'inoubliable auteur de *Grandeur et misère du III<sup>e</sup> Reich* ou *La résistible ascension d'Arturo Ui*, le terme est censé permettre au spectateur ou au lecteur de prendre une distance critique : l'autre est différent de moi. Je le vois sur scène, il m'envoie mon propre reflet à travers ses réactions, ses pensées et son caractère et me permet de mieux me positionner. Par là même, il implique un recul critique par rapport tant à soi qu'aux autres<sup>1</sup>. En termes sociologiques, la distanciation est un refus d'instaurer un lien entre les différentes classes sociales<sup>2</sup>. Le terme se suffit donc à lui-même.

## DU BON ET DU MAUVAIS USAGE DES MOTS

Sauf que le terme ne semble pas dire grand-chose à nos contemporains, à tel point qu'il nous faut recourir à l'affreux anglicisme *social distancing*, bien attesté<sup>3</sup>. On le traduit mécaniquement par « distanciation sociale ». Pourtant, si l'on s'en tient au sens premier – mise à distance, pour permettre une meilleure préhension de soi – cela n'a pas de sens. La définition de Cambridge précise d'ailleurs que ce processus consiste en « se tenir loin des autres autant que possible, ou en gardant une certaine distance des autres personnes, dans l'objectif d'empêcher une maladie de se propager à beaucoup de personnes ». Le terme est donc improprement compris : de strictement esthétique ou sociologique, il devient médical. De surcroît, on peut insister sur l'absurdité du suffixe « -ing » en anglais, qui indique un processus, un mouvement. Si je suis loin de quelqu'un, je n'ai donc pas besoin de faire un mouvement supplémentaire !

L'emploi des adjectifs est lui aussi significatif de l'impression et de l'impact que, peut-être, les médias et décideurs, en même temps que certains médecins pris au piège<sup>4</sup>, peuvent provoquer. La distanciation sociale n'est, clairement, pas du tout pertinente



besoin d'un nouveau terme traduit de l'anglais. Cette distanciation sociale (ou distance, pour ceux à qui les mots composés de trop de lettres provoquent des ulcères) devrait, objectent certain-e-s, s'appeler « physique » ou « sanitaire ». Les deux acceptions n'ont pas beaucoup plus de sens mais comportent l'avantage de ne pas avoir de vision morale. Encore que... la distanciation sanitaire impliquerait que la distance qui nous sépare de quelqu'un peut être un gage de santé et de bon état physique. Bonjour la confiance ! Surtout si l'on y ajoute la pléthore de gestes-barrières qui, dans certains lieux scolaires, voient l'empilement de plusieurs affiches, la plus formidable étant sans doute celle sur le lavage des mains... Posons-nous la question : cela responsabilise-t-il la population aux enjeux de santé et de bien-être ou, au contraire, cela provoque-t-il un sentiment d'oppression et d'angoisse ?

## À BAS LA DISTANCINATION, VIVE LA CONSCIENTISATION !

Puisqu'il faut bien conclure ces réflexions teintées de lait tiède dans cette actualité brûlante, il serait sans doute opportun, au

lieu de culpabiliser les jeunes, les sorteurs, les travailleurs, les touristes, les tactiles, les enfiévrés des passions humaines, au lieu de les infantiliser à coup d'affiches presque personnalisées et honteusement moralisatrices, il serait plus que temps de favoriser la conscientisation de tout un chacun sur sa place dans la ville, dans le monde, dans l'univers. Tout le problème vient de là : moralement, la situation actuelle est purement anxiogène. J'ai été proche d'un type qui toussait ? Je me suis approché d'une femme qui avait le masque baissé en dessous du nez ? J'ai marché sur le même trottoir qu'un enfant sans masque qui s'est mouché à deux pas de moi ? Faut-il m'en distancier ? Non. Faut-il m'en distancer ? Non plus. Faut-il me sentir responsable, autant de ce qui m'arrive à moi que de ce qui arrive aux autres ? Peut-être. Plutôt qu'une logique d'action-sanction-répression, plutôt qu'un mésusage du vocabulaire approprié, il serait plus que jamais temps de laisser la population être consciente et responsable de ce qu'elle dit, fait et provoque.

En d'autres termes, ce concept de distanciation sociale n'aura de sens que si on le conçoit dans le sens esthétique du terme : faire en sorte de s'améliorer soi en se voyant par le prisme de l'autre, avec un regard critique, dans une perspective magnifique : celle de rendre belle la vie de tout le monde... Et pas que celle de son nombril.

David Tong

- <https://www.cnrtl.fr/definition/distanciation>
- Le terme est alors synonyme de relégation. Pour en avoir un aperçu, je conseille de prendre « La misère du monde », sous la direction de Pierre Bourdieu, pour les longues soirées de confinement.
- <https://dictionary.cambridge.org/dictionary/english/social-distancing>
- Voir par exemple l'interview du Professeur Fontanet, au micro de Bernard Poirette sur Europe 1 : <https://www.dailymotion.com/video/x7tjcbv>.

Illustration: Marina Philippart

# « Nous sommes des mammifères »

## INTERVIEW DE NANCY HUSTON (2)

Nous avons publié dans le dernier *Kairos* une interview de Nancy Huston, née au Canada, romancière et essayiste, auteure de nombreux ouvrages.<sup>1</sup> Si dans la première partie, elle évoquait notre rapport aux autres, à la Terre, le sens de nos vies, le rôle des médias..., le second volet aborde un thème souvent traité par Nancy Huston, notamment dans *Reflets dans un œil d'homme*, qu'est la relation entre les hommes et les femmes, réalité « indubitable », leurs différences fondamentales, mais aussi la place de la sexualité dans nos sociétés. Mais il ne faudrait pas trop s'appesantir sur ce thème de la différence, car « pendant ce temps, on ne s'occupe pas des mâles alpha qui détruisent la planète, ces prédateurs qui dirigent toutes les églises, tous les gouvernements, toutes les armées, toutes les banques, toutes les multinationales... ».



Illustration : Gabrielle Lacombe

**Kairos :** Nancy Huston, dans *L'espèce fabulatrice*, vous dites : « Que puis-je vous dire de moi qui relève de la réalité réelle pure et dure ? Mon prénom ? Nous n'avons pas de nom, nous recevons un nom. Mon patronyme, mon lieu de naissance, ma généalogie, mon métier... ? » Mais vous indiquez clairement « Je suis de sexe femelle c'est indubitable » et ajoutez que « il n'y a pas de quoi en faire tout un tintouin » Pourtant, pour l'instant, on est en train de faire tout un tintouin de la question du sexe dans la société. Comment vivez-vous cette focalisation actuelle autour de la différence ?

**Nancy Huston :** On peut le prendre de près, de loin, de toutes sortes de distances intermédiaires. Je peux être dedans et avoir avec vous une discussion sur l'orgasme féminin et comment il se produit et dans quelles circonstances. On peut être à mi-distance et faire une sorte d'historique de la libération de la femme en Occident grâce à la contraception et à l'IVG. Mais on peut être aussi assez loin et se dire que lorsqu'une société parle de « cul » à ce point, c'est un signe de décadence. Je ne dis pas que c'est sans intérêt ni importance, mais je suis frappée de voir à quel point, dans nos discussions contemporaines de la sexualité, la reproduction est totalement absente, comme si ça n'avait jamais eu rien à voir. J'ai vu récemment un film documentaire sur le masculin qui s'appelait *Virilités*, c'était très intéressant, plein de témoignages d'hommes sur leur façon de vivre la virilité avec les nouvelles remises en question, et donc de nouvelles possibilités. Mais à aucun moment il n'est question de testostérone. Donc il n'y a rien d'hormonal, rien de déterminé ! À aucun moment il n'est question de contraception non plus, et le fait que la séquence érection-pénétration-éjaculation puisse éventuellement aboutir à une autre vie n'est pas même évoqué... alors qu'en fait c'est le but de l'opération. On oublie que nous sommes des mammifères. Il y a un déterminisme chez les mâles de notre espèce, comme chez les mâles de toutes les autres espèces de primates supérieurs, qui les fait réagir par le regard à un corps de femelle fécondable. Et si l'on ne tient pas compte de ça, on ne peut rien comprendre.

**Au-delà du sexe, vous dites que la différence homme-femme est ce qui a donné lieu à des contes, des récits, des légendes, et qu'attribuer un sens à cette différence est l'un des traits fondamentaux, pour ne pas dire fondateurs, de l'humanité. Pourtant, on en arrive à un moment où l'homme et la femme, parce qu'ils parlent, pensent être des dieux : il suffit de se dire homme quand on est femme ou femme quand on est homme pour que ça se réalise, ou presque. En Angleterre, en Scandinavie ou aux États-Unis, existe un mouvement des enfants trans qui à 6 ans disent : « Je ne suis pas une petite fille, je ne suis pas un petit garçon ». Et les parents plutôt que de rentrer dans un dialogue, d'essayer de voir que c'est plus compliqué que ça, très vite mettent des bloqueurs d'hormones... Il y a un documentaire, *Enfants trans*, il est temps d'en parler qui est très intéressant... Que pensez-vous de cette capacité de pouvoir se dire à la limite différemment, de jouer à se déguiser en fille, en garçon, mais d'en arriver au point où on refuse de reconnaître ce à quoi la nature nous a assignés, au point qu'on parle de réassignation de genre ? Je ne sais pas si vous avez vu cette émission avec Daniel Schneidermann qui parle de tous ces sujets-là avec 4 hommes sur le plateau ?**

Non.

**À un moment donné, Schneidermann dit qu'il est tout de même étonnant que sur le plateau, il n'y ait pas de femme, alors que c'est un sujet qui les concerne aussi ; tout à coup un homme barbu d'une quarantaine d'années dit : « Qui vous dit que je ne suis pas une femme ? » Évidemment le présentateur est complètement abasourdi et répond : « Ben, votre apparence ! ». N'y a-t-il pas un mouvement très important, peut-être minoritaire mais très présent médiatiquement, qui est en train de rentrer dans ce délire du déni complet de la différence des sexes ? Qu'est-ce que vous en pensez ?**

Je pense que, sûrement, ce n'est pas une bonne idée de mettre des bloqueurs d'hormones pour les enfants, parce qu'il vaut mieux prendre ce type de décision à l'âge adulte. Mais ce sujet

n'est pas une de mes priorités. Comme je ne crois pas en Dieu, de toute manière, je ne crois pas non plus que les êtres humains se transforment en Dieu.

**Non, ils se prennent pour Dieu.**

Ils se prennent pour Dieu, mais comme Dieu n'existe pas, autant se prendre pour lui. Je veux dire que ça ne me dérange pas. Chacun se fabrique ? C'est vrai, jusqu'à un certain point. Ce qui me dérange est cette obsession sexuelle qui caractérise notre société... Il y a tellement de sujets de magazines qui parlent de sexe et de désir. Une étude récente affirme qu'une femme a beaucoup plus de chances d'atteindre l'orgasme avec une femme qu'avec un homme et je suis totalement prête à le croire. Les trans, si ça leur correspond, je n'ai évidemment rien contre. Chacun se retravaille. Le monde est une scène, comme dit Shakespeare, et nous réinventons nos rôles au fur et à mesure. Ce qui me dérange dans cette obsession sexuelle de notre société, c'est que pendant ce temps, on ne s'occupe pas des mâles alpha qui détruisent la planète, ces prédateurs qui dirigent toutes les églises, tous les gouvernements, toutes les armées, toutes les banques, toutes les multinationales... C'est eux qui ont le pouvoir et qui en abusent. Si vous ouvrez n'importe quel journal, vous verrez les nouvelles des mâles prédateurs. Ainsi, que les gens veuillent s'habiller comme ci ou comme ça, les femmes en hommes, les hommes en femmes, qu'ils veuillent se faire opérer ou prendre des hormones, à vrai dire pour moi c'est un peu comme les hippies aux États-Unis pendant la guerre du Vietnam. Même si à l'époque je faisais partie de ce mouvement un peu « drop-out », maintenant, avec le recul, je pense que ça arrangeait le gouvernement de Nixon. Ça nous démobilisait. De même, il me semble aujourd'hui que si on ne regarde pas ce que

1. Pour n'en citer que quelques-uns : *Cantiques des plaines*, Actes Sud ; 1993 ; *Journal de la création*, Seuil, 1990 ; *Reflets dans un œil d'homme*, Actes Sud, 2012, In Deo, avec Guy Oberson, Les éditions du Chemin de fer, 2019.

## « NOUS SOMMES DES MAMMIFÈRES »

Interview de Nancy Huston (2)

font les mâles alpha, on ne s'occupe pas du vrai problème que pose la différence des sexes. J'ai demandé récemment à un ami biologiste si on ne pouvait pas préconiser la castration chimique de tous les mâles alpha dès la naissance, car ce sont eux qui, depuis des siècles, détruisent la planète, font les guerres, promeuvent les fictions pauvres de « nous contre eux », et qui valorisent la rivalité, la guerre, le heurt frontal... Je n'ai pas besoin de citer en exemple le président actuel des États-Unis « Ndlr : Donald Trump » ; les exemples pullulent. Il faudrait calmer les mâles alpha.

Sans l'avoir voulu, nous autres femmes sommes en grande partie responsables de cet état de fait, et je pense que les scientifiques confirmeront mes dires. Parce qu'il n'y a pas que la sélection naturelle, il y a aussi la sélection sexuelle, phénomène dont on ne parle pas assez. Pendant la préhistoire, nous autres femmes avons sélectionné des mâles pour leur force physique et leur agressivité parce que ça nous aidait à faire survivre nos enfants, et à survivre nous-mêmes. Dans une société de chasseurs-cueilleurs, il était impossible de pratiquer une égalité exacte dans la répartition des tâches. Pendant la période de leur fécondité, les femmes étaient objectivement lestées par les enfants qu'elles portaient dans le ventre ou sur le dos. Elles ont donc systématiquement choisi de se reproduire avec des hommes forts. Et aujourd'hui nous avons des mâles beaucoup trop violents pour nos besoins actuels, car nous n'avons plus besoin de force physique pour tuer de grandes quantités de gens. Mais une forte proportion de mâles continuent d'avoir et de cultiver cette violence que nous avons sélectionnée chez eux. C'est ça le problème de l'humanité : que fait-on de toute cette violence masculine ? C'est elle qui est en train de nous assassiner tous.

**Mais justement, en niant ces différences des sexes, on ne va pas réussir à comprendre d'où vient cette violence masculine...**

En effet.

**Vous dites que cette différence génère des comportements innés fort différents, que le regard de l'homme sur le corps de la femme est inné, programmé dans le disque dur génétique du mâle humain pour favoriser la reproduction de l'espèce et donc difficile à contrôler complètement. Ses répercussions sont incalculables et très largement sous-estimées, et ce lien est nié parce que justement il implique le lien entre la séduction et la procréation.**

Voilà, toutes les femmes savent cela, sauf un certain nombre de féministes. Lorsque je parle ainsi, elles me traitent d'essentialiste. Mais je ne sais pas si elles en font autant pour les gorilles. Si une femelle gorille disait ça, elle serait essentialiste aussi ?

**Vous dites également que la théorie du genre nie l'évolution darwinienne de l'espèce.**

Oui, au moins implicitement.

**Pour revenir sur cette domination, pour expliquer notamment le fait que les hommes maltraitent les femmes plus souvent que le contraire, vous dites que c'est dans ces échanges exceptionnellement longs et intenses entre mère et enfant qu'est né le langage humain, mais aussi la misogynie. Vous dites le sentiment que peut avoir un homme d'être agressé, contrôlé, manipulé dans sa chair par les femmes peut être lié aussi au fait d'être né de la chair d'une femme, d'avoir été fabriqué à l'intérieur d'un corps féminin : « Il raisonne encore subjectivement comme si sa nature charnelle était la « fautive » de la mère ». On n'entend pas ça souvent...**

Si on n'évoque pas souvent ce phénomène, c'est parce que beaucoup d'hommes préfèrent oublier cette période qu'ils ont vécue comme humiliante ou qui a été objectivement humiliante : plus qu'on ne veut bien l'admettre, des mères violentent leurs enfants. Même un geste qui ne se veut pas agressif est parfois mal vécu. Après-coup, parce qu'ils vivent cela comme une injustice, les hommes peuvent devenir misogynes, éprouver le besoin de prendre le pouvoir dans les autres domaines. Françoise Héritier dit que « la valence différentielle des sexes » est due au sentiment d'injustice qu'éprouvent les hommes quand ils comprennent que les femmes peuvent faire leurs filles alors qu'ils ne peuvent pas faire leurs fils. Je ne sais pas si c'est ça, mais en tout cas l'idée que, *volens nolens*, on doit la vie à quelqu'un de l'autre sexe, et que, soi-même, on ne peut pas faire ça du tout, peut être vécu effectivement comme humiliant. S'il y avait un site #Metoo pour les hommes qui souhaitaient témoigner de façon anonyme, non des violences subies aux mains de leur conjointe, mais des humiliations subies aux mains de leur mère, il y en aurait beaucoup.

**Cette focalisation sur la femme victime empêche aussi de voir qu'être un homme aujourd'hui, c'est très dur. Il faut se montrer à**

**la fois viril, présent, avoir un bon travail, des responsabilités. Et ça, on ne peut plus le dire parce que l'homme est parfois d'emblée coupable d'être un homme...**

Je trouve franchement candide une jeune femme qui dit : « Je suis moi-même, je m'habille comme je veux, je marche où je veux », et qui interprète toute réaction des jeunes hommes à son endroit comme une agression. Elle ne peut pas imaginer ce que vivent ces jeunes hommes dans leur corps. On se refuse à imaginer cette chose-là. Du moment qu'on a décidé d'affirmer notre désir et d'être capable d'être pleines d'ardeur sexuelle, on n'a pas envie d'entendre qu'on n'est pas capable d'imaginer ce qui se passe dans le corps d'un homme. Mais le fait est qu'on ne le peut pas. On est là entre femmes bien éduquées et bien portantes à se dire et à répéter haut et fort : « Voilà ce qui me fait jouir » ou « j'ai le droit de m'habiller comme ci ou comme ça », mais se demande-t-on un seul instant à quoi ressemble la vie érotique et amoureuse des centaines de milliers de garçons qui, dans la société française contemporaine, n'ont pas d'argent ? Ces garçons-là ont-ils droit à la jouissance, eux aussi ? Ont-ils droit au plaisir ? Comment doivent-ils s'y prendre pour affirmer leur désir ? De quelle manière peuvent-ils séduire, avoir une vie sexuelle qui ne serait pas une agression et ne passerait pas non plus par la pornographie ou la prostitution ? Qui sont-ils censés « draguer », et de quelle manière ? Sincèrement, qui peuvent-ils persuader de coucher avec eux ? Qui acceptera de coucher avec eux ? On ne se pose jamais ces questions-là.

**C'est de plus en plus dur, non, dans une société où on exhibe la femme nue partout ?**

En effet, nous vivons dans une société de l'allumage permanent.

**Donc, ces femmes ne sont pas capables non plus de se rendre compte que l'abstinence pour l'homme est différente que pour la femme. Au Mexique et ailleurs, des femmes ont fait en signe de protestation la grève du sexe... On n'a jamais vu les hommes faire la grève du sexe. Elles sont incapables de reconnaître ça aussi, ce genre de féministes...**

J'ai vu un site Internet où les hommes essayaient d'arrêter de se masturber parce qu'ils voulaient cesser d'utiliser le porno. Ils avaient vraiment fait un cheminement, une réflexion, et compris que la pornographie, en fait, n'était pas OK. Il existe donc des groupes, des chats entre hommes, pour essayer de cesser de se masturber et, d'après ce que j'ai lu, c'est difficile. Je pense effectivement que les femmes ne peuvent pas se mettre dans ce corps-là. Je ne dis pas qu'il n'y a pas des hommes féminins et des femmes masculines, avec ou sans intervention chirurgicale ou traitement hormonal. Mais en gros, je crois très difficile pour une femme de comprendre la pulsion sexuelle des hommes.

**Peut-être qu'on n'en parle pas assez ensemble aussi...**

Oui. Mais si nous n'avons jamais su parler de ces choses, c'est peut-être aussi parce que les hommes sont très pudiques. Sur la sexualité masculine, la pornographie dit des choses fausses. Les hommes sont timides parce que c'est difficile de tomber juste.

**Ce déni de la différence des sexes mène également à d'autres négations, à d'autres dénis, notamment le rôle qu'on fait jouer à la femme. C'est en lisant Putain de Nelly Arcan<sup>2</sup>, que vous vous rendez compte de la tendance innée qu'ont les femmes à se faire belles.**

Nous en avons beaucoup parlé déjà. Depuis la nuit des temps, les filles se font belles pour susciter le désir des garçons. Si vous traînez dans n'importe quelle boutique, café, théâtre et que vous tendez l'oreille, vous verrez que très souvent les discussions entre jeunes femmes tournent autour de leur apparence. Les chiffres de vente des journaux féministes n'arrivent pas à la cheville des chiffres de vente des journaux féminins. C'est un peu comme quand on parle du peuple : peut-être que le peuple est un concept *a priori* super sympathique et on aime à s'imaginer un peuple généreux et « de gauche » mais, en fait, le peuple n'est pas forcément ça. « Les femmes » ne sont pas forcément ce que voudraient les féministes. « Les femmes » continuent d'acheter massivement des magazines sur papier glacé qui leur permettent de comparer les habits, les coiffures, les maquillages, les bijoux et ainsi de suite. Et plus elles se libèrent, plus elles dépensent de l'argent pour se faire belles. Ça ne nous arrange pas, mais c'est le cas.

**C'est Nelly Arcan qui dit en fait que tout le Soi est devenu corps. Les femmes ne se sont jamais autant objectivées que dans nos sociétés occidentales. Mais elle parle d'un anti-narcissisme. Ce n'est pas de l'amour de soi, en fait, mais une forme de haine de soi. Je suis assez d'accord avec ça.**

Moi aussi.

**Elles se détruisent en ne pensant qu'au reflet qu'elles offrent à l'autre.**

Oui, quand elles sont poussées à ce point extrême. Nelly Arcan m'a appris beaucoup de choses sur les comportements des jeunes femmes contemporaines, par exemple la prévalence de la chirurgie esthétique, y compris au niveau des organes génitaux. Il y a des milliers de jeunes femmes, en France comme au Canada, qui se font opérer les lèvres ou le clitoris, pour réduire l'ouverture du vagin. Beaucoup de femmes se rasent le pubis aussi, pour que leur sexe ressemble à celui d'une petite fille. C'est en connaissance de cause que Nelly Arcan parlait de chirurgie esthétique : elle-même s'est fait opérer à de nombreuses reprises.

**Il faut rappeler qui est Nelly Arcan.**

Nelly Arcan est le pseudonyme de Isabelle Fortier, une Québécoise qui a publié des romans à ma connaissance sans égal sur l'aliénation sexuelle des femmes dans le monde contemporain. Elle s'est suicidée à l'âge de trente-six ans, en 2009. C'était une jeune étudiante brillante qui, née à la campagne, est venue s'installer à Montréal. Tout en rédigeant un mémoire à l'université sur un des cas célèbres de Sigmund Freud, elle a décidé de se prostituer pendant quelque temps *pour comprendre*, parce que cette chose-là existait...

**Mais elle est tombée dedans ?**

Si une femme le fait une fois, elle « tombe dedans », comme vous dites. En même temps, Nelly Arcan n'a jamais cessé d'être estomaquée par cette chose-là. Et je crois que banaliser la prostitution, ce n'est pas la meilleure idée.

**Vous dites dans Reflet dans un œil d'homme que, justement, c'est parce qu'il y a cette ambivalence de l'homme vis-à-vis de sa mère et plus tard vis-à-vis des femmes, qu'il va voir des prostituées pour humilier une femme.**

Ça peut être ça, en effet. Mais, même si c'est simplement pour avoir un rapport qui se passe éventuellement dans la douceur et le plaisir du point de vue de l'homme, pour une femme qui a eu vingt clients dans la journée, c'est difficile de prendre du plaisir. De toute façon, il me semble évident que, plus souvent pour les hommes que pour les femmes, l'acte sexuel a un côté mécanique. Et ceci pour des raisons évidentes : parce que la participation des hommes à la reproduction dure quelques instants alors que celle des femmes dure au moins neuf mois (pour ne rien dire de la suite). Pour un homme, il est dans l'intérêt de la reproduction de ses gènes de copuler avec beaucoup de femmes, alors que la réciproque n'est pas du tout vraie. Dans une ferme du Berry où j'étais il y a quelques jours, deux boucs avaient engrossé la centaine de chèvres de l'étable.

**Une fois de plus, ça ne va pas plaire aux féministes...**

Je ne dis évidemment pas que les humains devraient s'organiser ainsi ! Mais il est clair qu'hommes et femmes ne sont pas faits pour s'entendre. Attention, cela ne veut pas dire que nous ne pouvons pas nous entendre. Mais nous ne sommes faits pour nous entendre parce que nous ne sommes pas faits, tout court. Personne ne nous a faits, personne ne nous a fabriqués : nous avons évolué pour nous reproduire, comme tous les mammifères sur la planète Terre. Ensuite nous nous arrangeons avec cela, nous décidons par exemple de nous contracepter, de ne pas poursuivre une grossesse jusqu'au bout, ou ne pas avoir d'enfant. Il faut défendre *mordicus* ces droits-là. N'empêche, la donne de départ est un corps de mammifère, mâle ou femelle, où les seuls projets génétiquement inscrits sont des projets de survie et de reproduction. Les projets de liberté individuelle viennent plus tard !

**En tout cas, on pourrait dire merci aux prostituées qui rendent un énorme service à la société, permettant aux hommes de se « libérer ». Sans elles, il y aurait encore plus de violence ?**

Le problème est de savoir *qui* doit faire ce travail. Or à cette question cruciale, il n'existe pas de réponse satisfaisante. Une fois, un peu par provocation mais pas tout à fait, j'avais suggéré un service prostitutionnel.

**C'est-à-dire ? Comme un service militaire ?**

Oui. S'il y avait le service prostitutionnel, c'en serait fini de la valeur absurde de la virginité, de l'opprobre qui pèse sur les prostituées et de l'insulte "putain". Si la mère, la sœur et la fille de chaque homme avaient dû passer par là, les prostituées ne souffriraient plus du mépris et de la marginalisation. Mais ce n'est sans doute pas une bonne solution ; je crois que la plupart des jeunes filles toléreraient mal d'être pénétrées, malaxées, embras-

## « NOUS SOMMES DES MAMMIFÈRES »

Interview de Nancy Huston (2)

sées ou frappées par des inconnus, de devoir accéder à n'importe quelle demande particulière que ceux-ci pourraient leur faire – y compris celle, courante comme on le sait, qui consiste à leur infliger à eux, les clients, douleurs physiques et humiliations. Si nous trouvons qu'il faut à tout prix éviter aux jeunes femmes de notre entourage de vivre ces épreuves, est-ce normal de les faire vivre aux femmes plus démunies de la société, à savoir les étrangères sans argent ?

**C'est peut-être des choses comme ça qui ont marqué profondément Nelly Arcan. Elle parle d'un homme, père de famille, qui lors d'une passe lui éjacule au visage. Elle lui dit après : « Mais vous avez une fille de mon âge... », ce à quoi l'homme répond : « Moi ça, je ne pourrais jamais savoir qu'on pourrait lui faire ça ! » « Mais vous le faites à moi ! », dit Nelly Arcan...**

Voilà, c'est là où le bât blesse, n'est-ce pas ? Si vous n'êtes pas prêt à envisager que votre fille soit prostituée, il ne faut pas aller voir des prostituées ! Pour ma part, je pense que c'est un vrai problème, je ne dis pas que les hommes doivent juste se contrôler. Je ne sais pas ce que préconisent sérieusement les féministes à ce sujet mais, sincèrement, je ne suis pas contre les robots. Cela existe déjà.

**Sauf si ça commence à remplacer les rapports charnels véritables.**

Mais tant mieux s'il y a des rapports charnels véritables. Dans notre monde privilégié et riche, nous avons l'habitude d'envisager la sexualité comme la chose la plus merveilleuse du monde. Mais, chez nous comme dans toutes les sociétés humaines, la sexualité a toujours été la cause de beaucoup de drames, de violence, de jalousie... Et cela a peu de chance de rentrer dans l'ordre, parce que c'est notre part animale qui nous échappe, nous déborde, nous submerge. C'est lié à la vitalité du corps qui veut se reproduire – et donc, aussi, au fait que nous allons mourir.

**La femme est tellement maltraitée parce qu'elle représenterait, beaucoup plus que l'homme, le temps, avec la maternité, et le fait que c'est elle qui donne la vie mais qui donne aussi la mort. Vous citez à un moment donné Samuel Beckett qui disait : « Les femmes accouchent à califourchon sur la tombe ». Donc, la maternité rappelle aux hommes, comme aux femmes, la tragique finitude de notre existence. C'est parce que nous sommes nés que nous allons mourir... Vous dites que les femmes sont tenues pour responsables de la mortalité humaine du fait que la vie a commencé nécessairement à l'intérieur de leur corps. On les associe donc à la nécessité de mourir. Il doit y avoir sans doute, profondément en nous, quelque chose qui est lié à ça.**

Oui, les femmes sont considérées comme plus près de l'animal, de la nature. C'est la raison pour laquelle, dans beaucoup de religions, elles ne peuvent toucher au sacerdoce. Il y a quelques exceptions, comme le vaudou haïtien où les femmes peuvent être prêtresses à égalité avec les hommes. Mais dans l'immense majorité des religions, pour que les hommes aient un domaine de sacré vaguement comparable à cette puissance de donner la vie, de mettre au monde, il a fallu écarter les femmes du sacerdoce. Ma solution, depuis mon tout premier livre *Jouer au papa et à l'amant*, il y a plus de 40 ans, a toujours été d'atténuer les différences entre les sexes. D'une part, cela veut dire qu'il faut associer les hommes le plus possible au soin des enfants, aux tâches domestiques. Et pas parce que ce serait là d'horribles corvées. Au contraire, c'est noble et beau : on nourrit, on soigne, on lave, on nettoie, on range... Si tout ça doit être fait par une seule personne dans la maisonnée, c'est évidemment une oppression. Quand les gens partagent ces tâches, ils savent qu'ils sont dans la vie matérielle, ils ne peuvent plus dire des inanités sur l'âme immortelle. D'autre part, cela veut dire que les femmes doivent siéger dans les cours de justice, occuper des places de responsabilité dans les gouvernements, les entreprises... Si les femmes n'ont que le domaine domestique pour exprimer leur pouvoir, elles auront évidemment tendance à opprimer leurs enfants. Au Rwanda, où il y a eu une très forte mortalité masculine à cause du génocide, les femmes ont dû apprendre très rapidement à s'occuper des métiers jusque-là exclusivement masculins. Aujourd'hui, il existe au Rwanda des ONG créées par des hommes pour encourager les hommes à s'occuper des tâches ménagères, de la cuisine, du soin des enfants. Et il y a un plus fort pourcentage de femmes au Parlement que dans n'importe quel autre pays au monde. C'est terrible de devoir passer par un génocide pour obtenir un changement de cet ordre !

**Vous faites une relation entre la maternité, le déni de différence des sexes et l'image de la femme. Y a-t-il un lien entre cette volonté de nier notre nature, la maternité, et le fait que « c'est beau » une femme qui accouche mais qu'elle ne maîtrise plus rien du tout ?**

Oui, encore que, de nos jours, beaucoup d'obstétriciens et d'obs-



Illustration: Gabrielle Lacombe

tétriciennes trouvent que la péridurale devient trop systématique, à tel point que, parfois, les femmes ne se rendent pas compte de l'importance de ce qui vient de se passer, qu'elles entrent dans une nouvelle phase de la vie. Elles n'accouchent pas exactement en se laquant les ongles, mais presque ! Ce n'est qu'un « mauvais moment à passer » ; tout de suite après, on récupère son téléphone, ses rendez-vous, etc. Avec ou sans douleur, c'est un événement de taille. Je crois qu'il y a beaucoup de jeunes couples, garçons comme filles, qui sont stupéfaits par la somme des tâches liées à la parentalité. Ils sont pris au dépourvu. Ils pensaient qu'ils allaient gérer ça comme ils gèrent quelques rendez-vous supplémentaires dans la semaine. Ça ne se passe pas comme ça ! Et le discours n'est pas là pour les aider. On a un peu aplati les phases de la vie les unes sur les autres. Il n'y a plus d'initiation à l'adolescence, plus de rites de passage, de rituels de puberté. Ce n'est pas la même chose d'être pré-pubère et pubère, ni pour les garçons, ni pour les filles ; mais dans nos sociétés, personne n'en parle. Les gens inventent leurs propres rituels de mariage ou d'obsèques, mais un silence gêné plane sur la puberté car l'on tient à insister sur l'égalité et à faire comme si les différences étaient insignifiantes. Mais c'est justement à la puberté que s'accusent les différences entre garçons et filles, aussi spectaculaires pour les uns et pour les autres. Ensuite, c'est un autre moment spectaculaire de devenir parent, surtout pour la femme. On ne peut pas dire c'est la même chose pour le père et la mère, c'est là que la différence est vraiment très forte. Mais si on dit juste : « Je n'allait pas, je mets l'enfant tout de suite à la crèche ou chez des gens qui, pendant la journée, s'occupent de lui, d'elle ou... d'elleux, c'est un peu grave. » On ne se rend pas compte qu'on est dans une existence qui a une courbe : on est né, on doit la vie à quelqu'un, on fait l'expérience de mille partages et échanges, et on va mourir.

**C'est notre nature profonde qu'on nie. N'y a-t-il pas un lien avec ce qu'on disait au début, le fait qu'on est de plus en plus loin de la nature, de la Terre ?**

En effet, je vois mal comment concilier le féminisme "ultra-génériste" et une approche écologiste.

**Ce genre de discours accompagne très bien le système capitaliste financier ; ça ne le dérange pas du tout. C'est pour cela que cette minorité est tellement répercutée médiatiquement, elle divise les gens et ne nous réunit pas autour de quelque chose qui nous permettrait de changer.**

Dans le livre *Après le monde* d'Antoinette Rychner, un beau roman d'anticipation (mais à peine), il y a une très belle invention : le féminin est devenu le genre universel... Les hommes se reconnaissent sans problème dans ce « nous » général et je me dis que l'écriture inclusive devrait finir par avoir cet effet-là, c'est-à-dire qu'on va enlever les points et les parenthèses, etc., et qu'on va juste dire que les hommes sont inclus dans les femmes, parce que vous êtes inclus en nous, vous êtes différents mais on vous a portés, on vous a mis au monde, c'est nous qui vous contenons. Et ça va paraître absurde qu'on ait toujours dit : « Ils, ils, ils... », alors qu'il s'agissait d'hommes et de femmes.

**Merci, Nancy Huston.**

**Propos recueillis par Alexandre Penasse**

2. Nelly Arcan, Putain, Éditions du Seuil, 2001.



## VU, LU, ENTENDU

### ÉTIENNE KLEIN LE GOÛT DU VRAI

3.306 / N°17

Étonnamment, le dernier ouvrage d'Étienne Klein, *Le goût du vrai*, a surtout défrayé la chronique parce qu'il a lancé sur le marché des idées deux termes jusqu'alors très peu connus : « ipsédixitisme » (dès lors que le maître l'a dit – *ipse dixit* en latin –, alors on ne discute pas) et « ultracrepidarianisme » (le cordonnier doit s'arrêter au bord de la chaussure – en latin *sutor, ne supra crepidam*). Si ce physicien, spécialisé en philosophie des sciences, s'est lancé dans la promotion de tels

néologismes, c'est parce qu'à ses yeux de scientifique de haut niveau, l'épidémie de Covid-19 a vu surgir une foule de contre-vérités absolument contraires à tout ce que devraient produire des chercheurs et « savants » dignes de ce nom. Il faut dire que, pressés par des médias et des politiques toujours impatients de disposer de fausses certitudes plutôt que d'inévitables doutes, des médecins, épidémiologistes, virologues et autres « experts » ont offert le triste spectacle d'affirmations prétendument scientifiques qui se sont révélées changeantes, contradictoires, voire totalement fausses. Klein reste un fervent défenseur de la méthode scientifique (collective, désintéressée, résolvant lentement les problèmes grâce à de multiples conjectures et tentatives de réfutation), car elle est pour lui la meilleure manière d'approcher la vérité (toujours fuyante). Mais il n'est pas dupe de la réalité de la pratique de la science aujourd'hui : « *Que les chercheurs, à l'instar de n'importe qui, soient souvent gens partisans et intéressés, que leurs jugements soient souvent affectés par leur condition sociale, leurs ambitions et leurs croyances, voilà une donnée empirique difficile à contester* ». Il considère que si la « science » est de nos jours tant contestée, c'est aussi parce qu'elle ne console plus et n'annonce plus un avenir radieux qui « ...se lit désormais dans les mots les plus sombres. J'y vois pour symptôme évident le naufrage de l'idée de progrès, comme si l'humanité se considérait désormais en route pour l'abîme – ou plutôt en déroute. (...) Le mot « progrès » a quasiment disparu des discours publics, remplacé par « innovation ». Seuls quelques transhumanistes veulent encore croire en une science qui libérerait, mais « ...la pandémie de Covid-19 nous a montré que la nature garde un pouvoir sur nous, un pouvoir impossible à contourner. Alors que des techno-prophètes annonçaient notre imminente libération des soucis liés à la matérialité de notre corps grâce aux nouvelles technologies, le petit coronavirus est venu cruellement nous rappeler notre "socle biologique" ». Klein fait naturellement le lien avec d'autres menteurs intéressés, les climatocceptiques et il affirme : « *Il est urgent que nous cessions de nous raconter des histoires : nous allons devoir prendre vraiment au sérieux ce que nous savons depuis longtemps, mais faisons semblant de ne pas croire.* »

Étienne Klein, *Le goût du vrai*, 2020, Gallimard, coll. Tracts, n°17, 64 pages. A. A.



C'est en 2019, soit avant que la peur virale ne descende sur la ville, que Robert Charvin a écrit *La peur, arme politique*. C'est notamment dans le domaine de la géopolitique que ce professeur de droit international démontre à partir d'exemples historiques que cultiver la peur est une stratégie commune à bien des pouvoirs. Il dévoile que, pour les puissants, effrayer puis rassurer est une arme très souvent utilisée par des politiciens inspirés par Machiavel. Patrick Boucheron, professeur au Collège de France confirme : « *Faire peur, à défaut de faire croire, sans jamais faire comprendre : tel est assurément le plus sûr moyen de se faire obéir* ». Autre prémonition de Charvin : dès l'avant-propos, il montre l'importance de la peur de la mort, angoisse ancestrale de l'humanité, qui fut adoucie grâce aux religions. Mais les religions régressent dans nos sociétés, les idéologies sont déconsidérées et les émotions restent donc le levier sur lequel tentent d'agir les tenants du pouvoir. Puisque majoritairement l'humain « *refuse sa disparition définitive et l'idée même du néant* », surfer sur la peur de la mort est, plus que jamais, une émotion qui permet de manipuler les foules. Maintenir un « *sentiment* » d'insécurité, à défaut d'une véritable insécurité, est essentiel pour maintenir les peuples en sujétion. Charvin propose un premier chapitre historique pour illustrer l'utilisation des peurs dans l'Antiquité ou le Moyen-âge, mais le gros de son ouvrage concerne « *l'administration contemporaine de la peur* » qu'il illustre par des exemples venus du passé. S'il montre que l'Occident a trouvé successivement des ennemis extérieurs (Turcs, puis Allemands, puis Russes (soviétiques ou non), puis Arabes ou Chinois aujourd'hui), il importe aussi d'agiter le spectre de l'ennemi intérieur (voire intime avec la mystérieuse et donc dangereuse femme). S'il croit encore en la possibilité d'une révolution « *radicale et sociale* », Robert Charvin redoute cependant que les barrières légales mises patiemment en place pour faire reculer la peur du lendemain (sécurité sociale) se dissolvent en cas de crise aiguë : « *Les digues imposées au pouvoir cèdent : la peur redevient l'outil déterminant des pouvoirs qui se sentent menacés, y compris s'ils ont une origine démocratique* ».

Robert Charvin, *La peur, arme politique : gouverner, c'est faire peur... et rassurer*, Éditions Investig'Action, 2019. A. A.



À tous ceux qui s'interrogeraient encore sur la définition et les objectifs de la décroissance, aux prosélytes acharnés d'un développement durable et à ceux qui réclament une croissance soutenable, ce livre apportera une série de réponses et de précisions. L'auteur a une expertise en ce domaine : à l'instar de Serge Latouche (qu'il ne cite pourtant quasiment jamais, sauf pour le critiquer légèrement), Yves-Marie Abraham est professeur à HEC Montréal où il dispense, entre autres, la sociologie de l'économie et anime un séminaire sur la décroissance soutenable. Un « expert » en décroissance ayant des connaissances et de l'expérience dans ce domaine fait-il d'office un bon livre, à la fois intéressant, instructif et accessible ? La réponse est oui aux deux premiers qualificatifs. D'abord, Abraham sait intéresser un lecteur, comme un professeur sait captiver son auditoire : il explique, développe, prend plusieurs angles d'approche et évite autant que faire se peut les attaques *ad hominem* décredibilisantes. Il sait argumenter, déployer ses exemples. Il s'appuie sur des auteurs variés, entre Marx, Ellul et André Solé. Il aborde le sujet dans une perspective globale, fruit de ses recherches et des interventions de ses étudiants. Il évoque la décroissance dans toutes ses dimensions (climatique, environnementale, agricole, culturelle, politique, économique, sociale, sociétale). Ensuite, il tient à prouver que la décroissance est avant tout économique, gratifiant son lecteur d'une riche introduction sur les règles de base de l'économie. Abraham échappe à l'historique pénible de l'origine et du développement de la décroissance et préfère expliquer les trois axes de celle-ci (qui constituent le sous-titre de l'ouvrage et les trois plans de développement : économique, social, politique). Modeste, il sait que son œuvre est faible du troisième point de vue : c'est un ouvrage universitaire, donc parfois peu accessible sur le plan théorique. Mais la dernière partie l'explique fort bien : c'est par les communs que la société se délivrera de l'État-monde, voire de l'Entreprise-monde qui introduit inégalités, frustrations, pollutions, concurrence, exploitation. C'est par la solidarité et la coopération que le monde pourra se relever et devenir soutenable pour tous et toutes. À l'attaque, camarades ! Armez-vous de temps et d'énergie avant de partir à l'abordage de ce livre intéressant mais parfois ardu.

Yves-Marie Abraham, *Guérir du mal de l'infini. Produire moins, partager plus, décider ensemble*, Écosociété, 2019, 278 pages. D. T.



L'auteur, Pierre Jouvintin, est un docteur en éco-éthologie de renommée mondiale, ainsi qu'un homme de très grande culture. Il a dirigé des expéditions de recherche dans les régions les plus reculées, de l'Antarctique aux forêts équatoriales où il a étudié le mode de vie et l'évolution de beaucoup d'animaux (manchot empereur, loup, albatros), sans oublier l'*homo sapiens*. Cette étude, d'une rigueur scientifique absolue, jette l'homme du piédestal où il s'est lui-même juché pour son plus grand malheur. Plus de 140 ans après sa parution, *L'origine des espèces* de Darwin n'a manifestement pas encore été compris par les esprits les plus bornés, qui continuent à détruire toute vie, y compris la leur. J'estime qu'il nous reste quelques années, tout au plus 2 ou 3 décennies avant l'effondrement généralisé auquel nous nous obstinons à contribuer très activement. Si à ce moment nous n'avons pas compris comment nous en sommes arrivés là, ceux qui survivront, ou leurs enfants, risquent fort de se faire prendre dans le même cul-de-sac de leur évolution culturelle. Ce livre majeur devrait faire date dans l'histoire humaine... si elle se poursuit. À mon sens, s'il survit quelques groupes d'*homo sapiens* dans 40 ans, probablement sera-ce parce que ce livre aura été beaucoup traduit, lu, analysé et commenté. Pour moi, ce fut un soulagement : je suis né à la fin de la Seconde Guerre mondiale et de ce fait, depuis plus de 60 ans je cherchais les causes du mal qui aboutit à des stupidités aussi patentes que les guerres. Sans la même rigueur scientifique, j'arrivais aux mêmes conclusions. J'ai désormais fini cette quête ; à présent, Jouvintin a tout expliqué ; les racines les plus profondes du mal qui ronge l'humanité apparaissent enfin à la lumière crue des faits. Cerise sur le gâteau, les lecteurs curieux de tout glaneront au passage des tas de notions peu connues, dans de multiples disciplines.

Pierre Jouvintin, *L'homme, cet animal raté. Pourquoi détruisons-nous la planète ? Libre et solidaire*, 2020, 332 pages. Jean-Pierre Wauters



Ce livre est un recueil de lettres adressées à des ingénieurs et à des roboticiens par Célia Izoard, à des syndicalistes par Norman Wiener, ainsi qu'un entretien avec un ingénieur dissident. Pourquoi s'adresser à des ingénieurs qui ne sont que de simples rouages d'un système ? Izoard nous rappelle que la technique, c'est de la politique et comme ces acteurs du système sont directement responsables des innovations techniques de par la place qu'ils occupent dans le dispositif, ils devraient être les premiers à se poser la question du « pourquoi ? ». Par exemple, quel rapport la recherche sur les véhicules autonomes entretient-elle avec l'urgence climatique ? Ceux-ci vont-ils permettre de résoudre cette question ? La réponse est évidemment non, que l'on pense aux milliers d'antennes nécessaires, aux ressources rares et polluantes utilisées, à la consommation phénoménale d'énergie et à l'effet rebond. De plus, ces acteurs croient au récit d'acceptation de ces nouvelles techniques, comme la fable du « transport collectif écologique ». Le capitalisme a décidément toujours essayé de faire passer ses pires pollutions comme bonnes pour la santé et l'environnement. Or l'objectif est de réduire les coûts en supprimant le recours à un chauffeur qui constitue 40 % des coûts de ce type de transport. « *La technologie que vous développez est l'instrument d'une guerre de classes* ». Une guerre silencieuse contre la majorité des travailleurs. Pourtant il existe des solutions *low tech* : lutter contre l'étalement urbain, maintenir les services publics et les commerces de proximité, mais aussi le vélo, le bus scolaire à pédales propulsé par un petit moteur électrique... Mais voilà, certains scientifiques défendent leur liberté sans s'occuper de celle des autres, ni des conséquences de leurs inventions sur le quotidien. Comme à l'époque des luddites, « *l'automatisation a pour caractéristique de capter le savoir-faire technique, souvent artisanal, pour le "routiniser" et l'enfermer dans un système que l'"opérateur" n'a plus qu'à suivre. C'est un transfert de prérogatives humaines à la machine* ». En fait, au lieu de travailler pour la société, de répondre à une demande de celle-ci, les ingénieurs et scientifiques travaillent pour « des » sociétés guidées par le profit. On fait miroiter la fin du travail et son remplacement par des robots, or il ne s'agit que d'un prétexte pour supprimer des postes, détruire la nature et ne rien changer à la société. Laissons le dernier mot à Wiener : « *Toute main-d'œuvre, dès lors qu'elle est mise en concurrence avec un esclave, que l'esclave soit humain ou mécanique, doit accepter les conditions de travail de l'esclave.* »

Célia Izoard, *Merci de changer de métier. Lettre aux humains qui robotisent le monde*, Éditions de la Dernière chance, 2020, 136 pages. Jean-Luc Pasquinet.



Arrivé à la dernière page, je me suis dit que ceci n'était pas le meilleur essai du psychanalyste Roland Gori. Non que les idées soient décevantes ; au contraire, elles sont toujours aussi estimables et défendables. L'auteur est notamment un critique patenté du progrès, dont l'utopie « *nous confirme bien souvent dans l'illusion de la nouveauté pour mieux nous enchaîner à l'ordre établi et à la fatalité politique* », et dont le concept « *peut constituer un mensonge moderne justifiant l'immobilité d'un ordre social, couvrant de sa doctrine la domination des puissants* ». Le problème est ailleurs, dans l'absence de travail éditorial : les longs chapitres sans intertitres rendent la lecture indigeste et une impression de patchwork intellectuel s'en dégage. De nombreuses pages sont consacrées à dérouler une laborieuse démonstration visant à rapprocher la philosophie de l'histoire de Walter Benjamin de sa pratique psychanalytique freudienne, de sorte que l'on se perd vite dans les méandres d'une pensée qui ne fait pas d'effort pour se vulgariser. Néanmoins, qu'en retiendra-t-on ? L'idée-force que « *l'effondrement [...] a déjà eu lieu au sein de nos systèmes symboliques de représentations et de nos réalités sociales* », qu'il est en fait inhérent à la modernité, et que les « *comportements individuels et collectifs, faits de civilisation, discours, structures mentales et spirituelles, ne sont que les aspects d'une même réalité concrète* », ce qu'on a déjà lu ailleurs sous d'autres plumes. On saura gré à l'auteur de nous faire redécouvrir des penseurs oubliés comme Henri-Irénée Marrou, Léon Bourgeois et Alfred Fouillée.

Roland Gori, *Et si l'effondrement avait déjà eu lieu. L'étrange défaite de nos croyances*, LLL, 2020, 300 pages. B.L.



## OLIVIER REY L'IDOLÂTRIE DE LA VIE



« La priorité absolue est de sauver des vies », clamait au pic de la « première vague » le Pr Jean-François Delfray, président du conseil scientifique Covid-19, au journal télévisé de France 2. En pleine « deuxième vague » de novembre, le ministre de la Santé Olivier Véran en remettait une couche à l'Assemblée nationale. Sauver des vies quitte à y sacrifier tout le reste ? Les deux susmentionnés ne précisent pas... Cette formule mélangeant la religiosité (« sauver ») et le matérialisme (« vies ») est, selon Olivier Rey, révélatrice de la sacralisation de la vie biologique, autrement dit la vie « nue » de l'organisme étant simplement en vie. Il observe la chose philosophiquement en la replaçant dans le cours de l'histoire. Avant la modernité, la vie humaine était investie d'un sens différent, en relation avec le sacré et la mort qui était encadrée par des rituels s'étant aujourd'hui très affaiblis dans nos sociétés industrialisées et sécularisées. Le royaume des cieux des chrétiens n'intéressant plus grand monde, la patrie et la guerre, pour lesquels jadis on était prêt à donner sa vie, ayant très mauvaise presse dans notre société hédoniste-individualiste, il était attendu que les individus investissent une autre dimension. Ce fut celle de « la vie », que chacun entend conserver à tout prix, à défaut d'être en mesure d'y renoncer pour une cause transcendante. Inversement, notre société refoule la perspective de la mort, qu'elle voit comme une incongruité à retarder ou même à supprimer grâce aux moyens de la technoscience, ouvrant la porte au transhumanisme. Une thèse qui indignera à coup sûr la gauche, les progressistes et les humanistes, est celle-ci, difficilement audible dans le contexte actuel : on ne peut pas vouloir à la fois le renforcement des soins de santé pour tous sans continuer à alimenter la croissance économique et tous les dégâts qui la permettent et nuisent à ladite santé. Le serpent se mordant la queue, il faudra donc choisir.

Olivier Rey, *L'idolâtrie de la vie*, Tracts Gallimard, 2020, 56 pages.  
B.L.



Il m'est toujours paru étrange, si l'on s'y arrête un instant, de valoriser le tri au point d'en faire un argument commercial tout en laissant les entreprises sur-emballer des produits, parfois ou souvent inutiles, pour appâter l'acheteur ; soit, de focaliser toute l'attention sur l'aval tout en laissant la liberté en amont. C'est pourtant cela le recyclage, ce grand enfumage, produit de cette fausse économie circulaire. Alors que l'épisode « Covid-19 » marque « le retour en force du jetable », les arguments de l'auteur forment une preuve accablante de ce qu'aujourd'hui le tri, « miroir de l'ère du jetable », sert le système productiviste : aucune réduction à la source de la consommation des ressources « par la réparation, le réemploi et la réutilisation », mais au contraire, « optimisation de l'exploitation des ressources » ; illusion d'un « tri 100% », et que donc nous pouvons ainsi continuer selon un modèle d'exploitation sans limite de la planète ; valorisation du déchet comme « ressources », et donc encouragement à sa croissance ; le tri devient un argument commercial et pousse à l'achat ; responsabilisation-culpabilisation du consommateur – pratique capitaliste typique –, à qui l'on fait croire que le changement ne dépendrait que de lui : l'individu qui jette occulte l'entreprise qui produit ; exportation massive de déchets « non recyclables », vers l'Asie et l'Afrique ; recyclage de produits non indispensables (bouteilles par exemple) en d'autres produits dont la nécessité, la durabilité et la salubrité sont discutables. Pour qui veut comprendre que le recyclage tel qu'il se pratique ne fait que s'inscrire dans un modèle dont on refuse de questionner le fondement, il est impératif de lire le livre de Flore Berlingen.

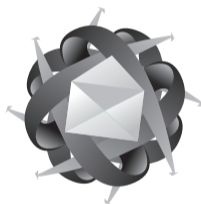
Flore Berlingen, *Recyclage, le grand enfumage. Comment l'économie circulaire est devenue l'alibi du jetable*. Rue de l'échiquier, 2020, 128 pages.  
A.P.



À l'heure où les politiques se présentent en grands sauveurs de l'humanité, leur détermination à généraliser la vie numérique et ses supports que sont les écrans, destructeurs de l'enfant, de son intelligence, de sa santé et de sa sociabilité, sonne comme une effrayante contradiction. Après Michel Desmurget, Sherry Turkle, Cédric Biagini et bien d'autres, Fabien Lebrun condense dans un court ouvrage la « barbarie numérique » qui se cache derrière la déferlante moderne de smartphones, tablettes, ordinateurs. La richesse du propos réside dans deux caractéristiques qui manquent parfois aux autres ouvrages, qui rendent l'argumentation imparable : 1. L'auteur ne considère pas que la technique est neutre et que l'objet doit être utilisé avec modération et contrôle : les écrans détruisent les enfants et les différentes applications ainsi que les réseaux « sociaux » ont pour fonction de faire des enfants des produits, soit des consommateurs interchangeables et avides de toujours plus. 2. En prolongement de ce premier aspect, la vision globale permet de répondre à celui qui douterait des effets des écrans et du numérique sur nos petites têtes blondes que, même si ce n'était pas le cas, la réalité de leur production tue les enfants dans les pays pauvres. Derrière le mythe de l'ère numérique se trouve la réalité d'une destruction globale, que les dirigeants font plus qu'accompagner : ils l'encouragent et en font la panacée.

Fabien Lebrun, *On achève bien les enfants. Écrans et barbarie numérique*. Le bord de l'eau, 180 pages.  
A.P.

## COURRIER DES LECTEURS



@KAIROS, journal antiproductiviste pour une société décente. Continue. Pour nous. Tu continues, et puis c'est tout. Ne lâche rien. Sinon qui d'autre le fera ? Nous ? On peut pas. On a pas le temps. Pas la force. Nous on crève la faim, on crève la mort, on est des pisse-de-Dieu, des moins que rien. Alors continue. T'es pas la voiture qui fonce à vive allure. Tu es le platane. Tu les emmerdes. Et ça c'est Divin. Si j'avais de l'argent, je me serais abonné à ton journal. Mais j'ai rien. J'ai plus rien. J'ai perdu mon taf et bientôt mon appart. Mais le Covid m'a permis de te découvrir. Ne lâche rien au nom de pisse-de-Dieu que nous sommes.

Joachim

Cher Monsieur Penasse,

Bravo pour ce texte ("Le Covid-19 et son im-monde", Kairos 44) – article ou analyse –, peut-être aussi philosophique que politique, dans lequel je retrouve toutes ces désillusions et frustrations que je partage entièrement, ainsi que vos références, les positives (Naomi Klein, Alain Deneault, Noam Chomsky...) et les négatives (Amazon, M. Friedman, le glyphosate, les SUV...), impossible de les citer toutes. **Bien sûr que l'arbre cache l'aphorisme, et plus il se rabougrit moins il masque l'affairisme !** Perso, je n'ai encore utilisé que la 2G, et cela avec une parcimonie vraiment ascétique, donc jamais eu de smartphone ni consommé le moindre octet de données mobiles, puis ça fera bientôt un an que j'ai renoncé à la voiture au profit du vélo ; mais hélas, bien conscient d'être encore tellement loin de la cohérence parfaite avec mes convictions...

Est-ce que vous aussi, la pub vous indispose parfois même jusqu'à la colère, presque autant que les grandes enseignes et centres commerciaux rigoureusement évités, ainsi que le plupart des « biens » de consommation dont on n'a rien à faire, ni besoin, ni même envie... Jeff Bezos, Elon Musk, la 5G ? Mais surtout, le nombre hallucinant de nos concitoyens toujours atteints du « syndrome du larbin ». Cependant, on ne peut nier la réalité du ruissellement car après tout, qui donc ne s'aperçoit de rien quand on lui pisse sur la tête ! Enfin et parlant de solidarité, souvent je me plais à souligner que "Chacun pour tous" se traduit en arabe par « Al kol Lal kol » : luttes sociales et apéro même combat, hein finalement...

Encordialement, sans paraphraser ni Macron ni Frison-Roche,

Michel

Chers et précieux alétophiles que vous êtes tous,

Tout d'abord, merci d'exister ! En ces temps de double confinement (celui qui vous vient immédiatement à l'esprit auquel s'ajoute celui qui accompagne un violent burn-out), vous m'avez permis de réaliser que mes pensées concernant notre monde actuel ne sont pas des émanations morbides de ma sortie de route, ni des signes évidents de tendances paranoïdes - comme tentent de me le faire croire des amis bien intentionnés, mais pathologiquement naïfs. Bref, c'est néanmoins l'un d'entre eux qui m'a fait découvrir Kairos, assez tardivement je l'admets. Mais comme on dit, il n'est jamais trop tard...

[...] Je lisais tout à l'heure l'article de Nicolas Alep, sans a priori partager son opinion (l'open source et le principe du low-tech m'étant assez familiers). Mais j'ai néanmoins pris la peine d'y réfléchir à deux fois, pour finalement admettre qu'il y a quelque chose d'improductif à faire reposer la sauvegarde de notre futur exclusivement sur des initiatives louables, mais à petite échelle.

En tout cas, ce qui me frappe le plus en découvrant le combat quotidien (j'imagine) de l'équipe de Kairos dans son travail journalistique, c'est la déliquescence effarante du métier. Les regards carrément hostiles jetés à Alexandre Penasse lors de la fameuse conférence d'avril (que j'avais loupée à l'époque, vue depuis sur le site), par des "collègues", c'était glaçant.

J'étais loin d'imaginer une dérive aussi forte lorsque j'ai quitté le métier il y a une bonne vingtaine d'années...

Amicales salutations,

Yves Goux

Bonjour Alexandre,

Un grand merci à toute l'équipe de Kairos pour le travail d'investigation que vous effectuez sur chaque sujet... ça nous change des médias belges soporifiques et conformistes. Vous nous offrez une bouffée d'oxygène d'informations concrètes et travaillées.

Bien à vous,

Anne Nyami Nefontaine

Bonjour monsieur Penasse,

Votre site est une véritable bouffée d'oxygène, vous êtes un des derniers vrais journalistes d'investigation. J'aimerais avoir de la thune pour vous faire un don financier à la mesure de votre travail, mais je ne suis qu'un citoyen au chômage.

Cela dit, je vais m'abonner à votre site pour vous donner un coup de pouce bien mérité et je vais en parler autour de moi.

Certains vous qualifient d'extrême gauche, vous seriez même d'extrême droite, je m'en ficherais complètement. Seule la vérité compte à mes yeux.

Si vous avez besoin d'aide de manière ponctuelle pour rédiger des articles de fond, je suis volontaire bénévolement. J'aimerais apporter ma modeste plume à votre combat en créant un billet humoristique, ironique ou sarcastique sur l'actualité. Si cela vous intéresse, faites-moi signe, imposez-moi un thème d'actualité, et si ce que j'écris vous plaît, on en discute.

Et si vous trouvez ça mauvais, ça n'a pas d'importance, je m'abonne quand-même, évidemment.

Si vous êtes débordé et ne me répondez pas, ce n'est pas grave non plus, c'est que ça ne devait pas se faire, et puis voilà !

Bonne continuation à vous et bon courage, nous sommes loin d'être sortis de la merde.

Olivier Lecocq, Liège

Bonsoir l'équipe de Kairos,

Pas étonnant que le n° 47 tarde à arriver!... Le titre-phare de l'entretien "inévitable" avec Nancy Huston "Le monde n'a aucun sens" a pu achever de décourager le rédac en chef et son équipe. Pourquoi dans ce cas continuer à vouloir comprendre ce qui nous entoure, écouter, lire-écrire, agir, aider, partager... si le monde... ? En tout cas, curieux "Kairos" au sens grec du terme.

Nouvelle abonnée à votre journal, je n'ai pas vu l'intérêt de la publication d'un tel entretien, mêlant des notions hétérogènes, indifférentes au temps et à l'espace, pour atterrir finalement sur de désolantes banalités.

Si la seconde partie annoncée de l'entretien est du même tonneau, j'ai hâte de recevoir le n° 48, qu'on en finisse.

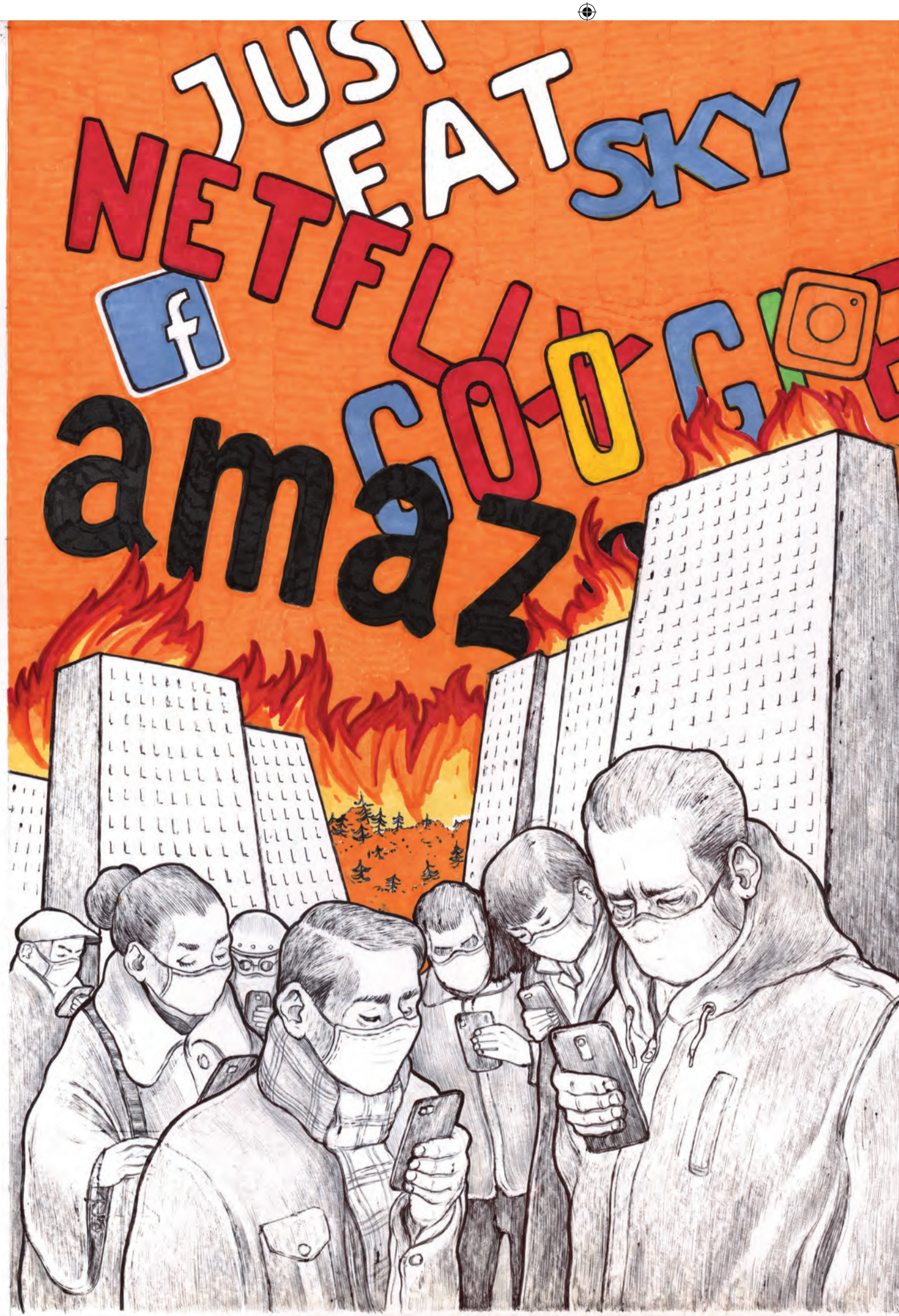
Heureusement, quelques pages plus loin lire Mireille Fanon, c'est autre chose, du vraiment enrichissant.

Avec mes salutations les meilleures,

Michelle Marillier

Bonjour,

Bien heureusement, Nancy Huston n'a jamais voulu signifier que nous ne devions plus « continuer à vouloir comprendre ce qui nous entoure, écouter, lire-écrire, agir, aider, partager ». Au contraire, elle explique que c'est ce sens qui n'est pas « donné » qui fait que l'être humain investit le monde de sens, ce qui le pousse à « comprendre ce qui nous entoure, écouter, lire-écrire, agir, aider, partager ».



CETTE ILLUSTRATION A ÉTÉ RÉALISÉE DANS LE CADRE D'UN CONCOURS « IL MULINO É CORNICE », ORGANISÉ EN ITALIE PAR TAMBENE NUORO. QUI AVAIT POUR SUJET LA "NORMALITÉ". L'AUTEUR, GIORGIO PRATOLONGO, A ICI PROPOSÉ UNE ŒUVRE QU'IL A INTITULÉE "NORMALE APOCALYPSE".

→ suite de la page 3

En ces temps de grande morosité, je m'en voudrais de ne pas trouver dans ces cinq événements de 2020 des raisons sinon de se réjouir, du moins des raisons d'espérer et de ne pas relâcher nos efforts dans ce combat historique contre le nucléaire civil et militaire.

1. On ne pourra pas revenir en arrière et effacer définitivement les traces des catastrophes nucléaires qui ont eu lieu, ni à Tchernobyl ni à Fukushima. Mais on peut en tirer les leçons en dénonçant les fables mensongères sur la décontamination et le retour à la normale dans les zones dévastées, en exigeant des mesures de limitation de dégâts les plus performantes et en soignant au mieux les victimes innocentes de ces catastrophes.

2. La décision des trois Régions belges de refuser le stockage géologique des déchets nucléaires tel que proposé par l'ONDRAF est à saluer et montre bien l'impasse dans laquelle nous avons été amenés par des experts inconscients.

3. Le refus des pêcheurs et des consommateurs japonais de voir les eaux radioactives de Fukushima rejetées en mer montre que les dirigeants politiques sont souvent obligés de reculer face à une opposition populaire déterminée.

4. La lettre ouverte des 56 personnalités politiques adressée à leurs successeurs rappelle que seuls les imbéciles ne changent jamais d'avis et que des adversaires intelligents peuvent se transformer en alliés.

5. Un traité que presque tous les observateurs considéraient au départ comme purement symbolique et sans portée politique est en train de faire vaciller le vieux monde et d'ouvrir des perspectives sans précédent.

La persévérance et le volontarisme de l'ICAN et des associations pacifistes de tous les pays ainsi que la détermination de l'Autriche ont permis ce quasi-miracle. Qu'ils en soient remerciés une fois pour toutes.

Paul Lannoye, président du Grappe



\* Pour s'abonner, il suffit de faire un virement bancaire à l'ordre de Kairos asbl sur le compte: 523-0806213-24

IBAN BE81 5230 8062 1324 – BIC TRIOBEBB,  
et d'indiquer en communication l'adresse d'envoi.

Plus d'infos sur : [www.kairospresse.be/abonnement](http://www.kairospresse.be/abonnement)

(Abonnement belge à partir de 18 € pour 6 numéros, 24 € pour la France, 30 € pour la Suisse)

Découvrez-nous également chez de nombreux vendeurs de presse et libraires en Belgique

